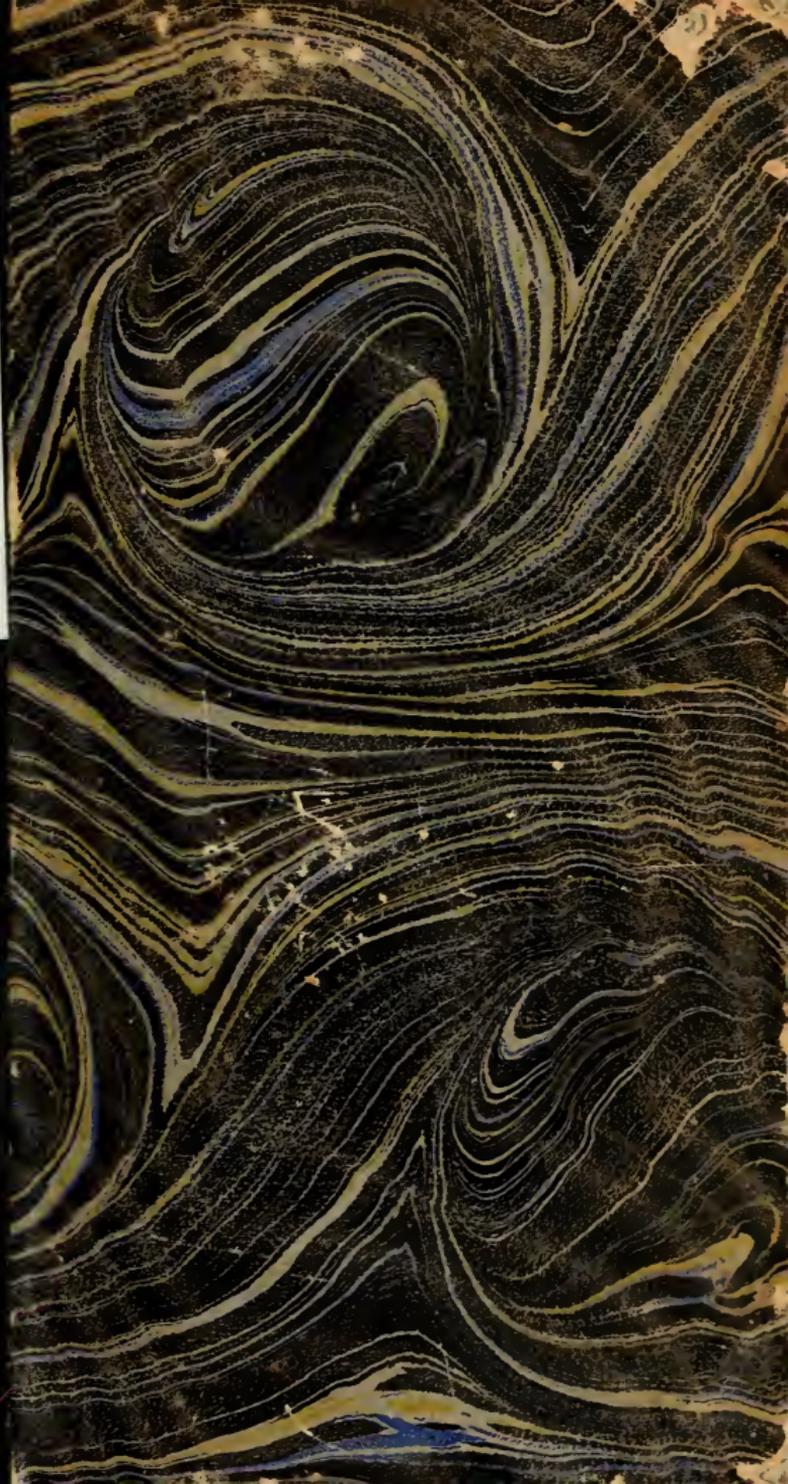
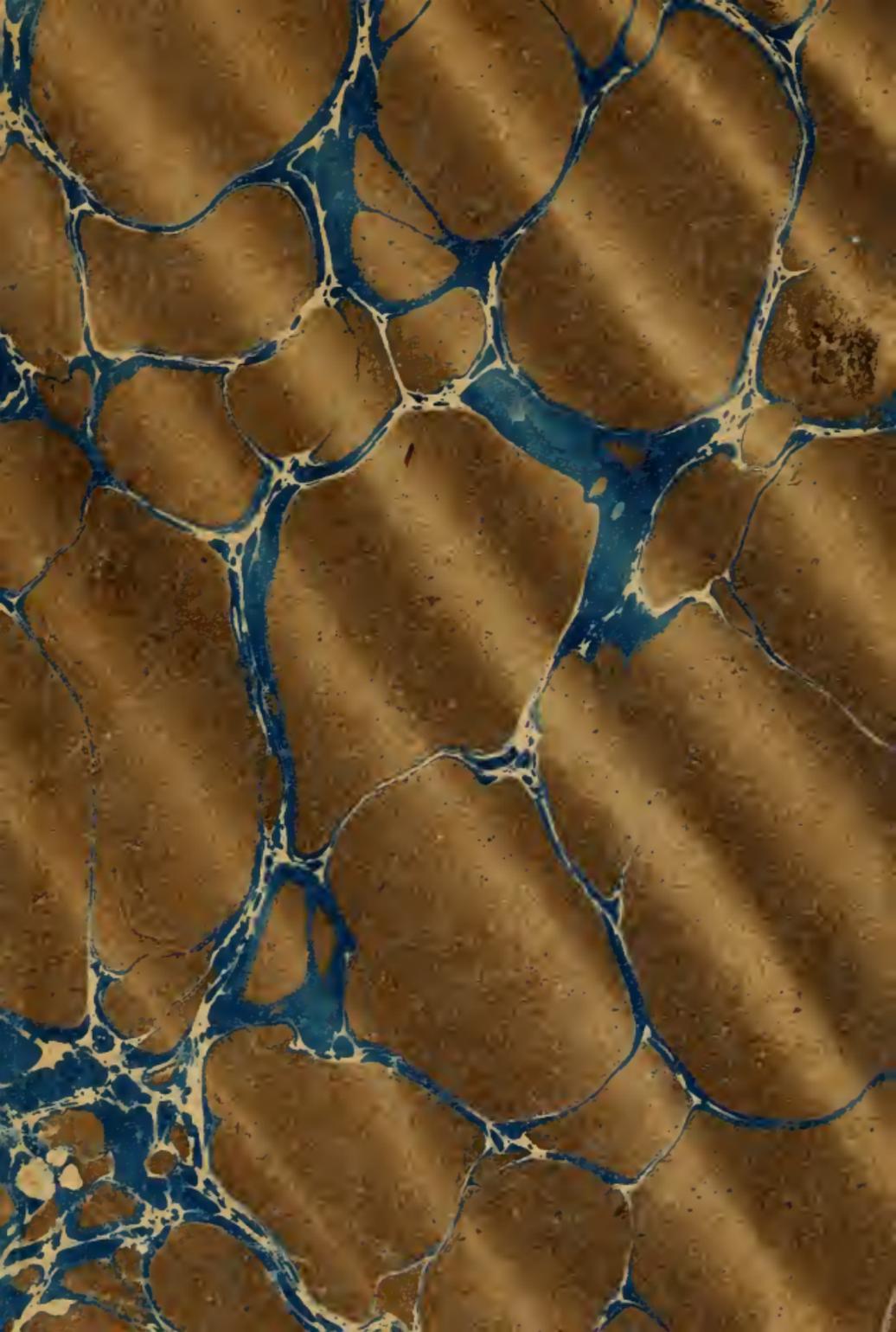


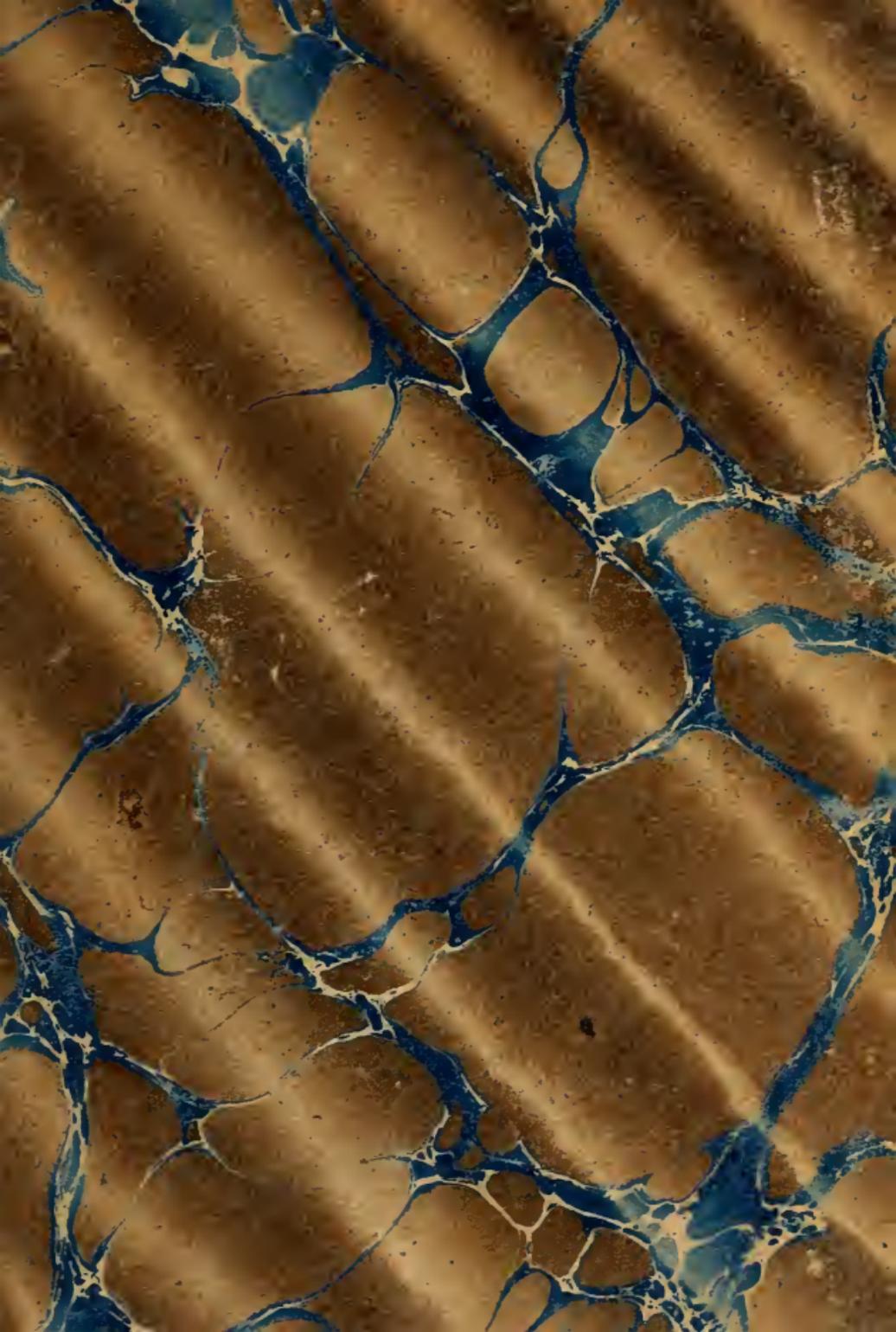
UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00455325 1









par A. Justin J. M. VERMOREL
(1841-71)

7 Rare. V. retine de la circulation
tout le esp. qu'il put découvrir
de ce livre de jeunesse, succès
de Quarante-huit

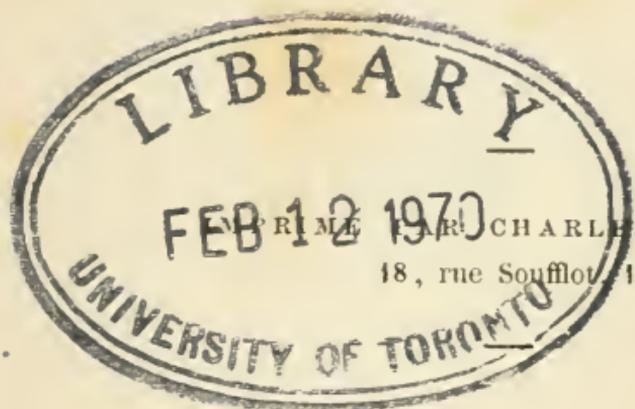
V. d'Almeida. P. fond' de la Soc. 1-387

2343



CES DAMES

HQ
196
P3447



LIBRARY

FEB 12 1970

CHARLES NOBLET

18, rue Soufflot 18

UNIVERSITY OF TORONTO





CES DAMES

· PORTRAITS

DE MALAKOFF, DE ZOU-ZOU, DE RISETTE

PHOTOGRAPHIÉS PAR PIERRE PETIT

(Maison Petit et Trinquard.)

RIGOLBOCHE, ROSALBA, FIORETTA,
ALICE-LA-PROVENÇALE, ALIDA GAMBILMUCHE,
FINETTE, NINI BELLES-DENTS,
JULIETTE L'ÉCAILLÈRE, RIGOLETTE,
EUGÉNIE TROMPETTE, HENRIETTE-SOURIS,
REINE-SOURIS, PAULINE L'ARSOUILLE,
DÉLION, LA MARQUISE DE ROUVRAY, CORA,
LA BARONNE DE BIARRITZ,
MOUSTACHE, LOUISE VOYAGEUR,
CAMILLE, HENRIETTE ZOU-ZOU, EUGÉNIE MALAKOFF,
EUGÉNIE CHICHINETTE, LA BELLE MATHILDE,
ANNETTE, IRMA LA CANOTIÈRE,
MARGUERITE DE BOURGOGNE, L'AZTÈQUE.
ETC., ETC., ETC.

PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



CES DAMES

CHAPITRE PREMIER

LA VÉRITÉ SUR RIGOLBOCHE.

Les causes de la réputation de Rigolboche. — Rigolboche la plus sincère de toutes les danseuses. — Les *Mémoires de Rigolboche*. — Comment Rigolboche a failli devenir rédacteur du *Charivari*. — Lettre de Camille sur les *Mémoires de Rigolboche*. — La *Rigolbochomanie*. — Rigolboche artiste. — Les vraies biches. —

Rigolboché illustre *cancanière*. — Le seul trait des *Mémoires de Rigolboche* qui vienne du cœur. — Jules Prével et Luguët. — Ce que dit Rigolboche dans ses *Mémoires*, et ce qu'elle ne dit pas. — Les premières armes de Rigolboche. — Le professeur de Rigolboche. — Pourquoi on l'a appelée la Huguenote. — Rigolboche a-t-elle commencé en camélia?

A tout Seigneur tout honneur, dit un vieux proverbe.

Je suis trop poli pour ne pas faire à Rigolboche les honneurs de mon livre. N'est-ce pas elle en effet que tout le monde acclame comme l'héroïne et la reine de ce grand et joyeux pays de Bohême, à travers lequel je veux promener mes lecteurs.

Je ne suis pas chargé de faire les réputations ; j'accepte celles qui existent ; mon rôle se borne simplement à les expliquer.

Je n'aurai pas de peine à expliquer la réputation de Rigolboche.

Personne plus qu'elle n'a la voix rauque et enrouée;—on sent que des cascades de petits verres et des torrents de refroidissement ont dû passer par là! Personne mieux qu'elle ne sait *engueuler*, en termes victorieux, à mettre en déroute tous ceux qui voudraient soutenir la lutte avec les ressources du bon ton ou de la grammaire française; elle impose partout le despotisme de ses manières populaires et débraillées, et elle a démontré d'une manière éclatante l'absolutisme de la femme, en se faisant accepter, patronner et imiter par les hommes les mieux élevés et du meilleur monde.

Et puis enfin, si Rigolboche n'est pas la danseuse la plus distinguée et la plus gracieuse de son époque, elle est au moins la plus excentrique et surtout la plus sincère.

Elle n'a rien de caché pour le public, dit-elle en terminant ses *Mémoires*.

Ah ! oui, Rigolboche a écrit ses *Mémoires*, et elle a mis par là le sceau à sa gloire. Si on pouvait y rencontrer le moindre détail sur son compte, ou même la moindre des choses d'elle, je les résumerais ici. Mais non, il n'y a rien. Ils pourraient prouver seulement que Rigolboche est à même de rédiger le feuilleton du *Charivari*, — aussi bien que M. Blum lui-même. On m'a assuré qu'elle avait fait dans ce but des démarches infructueuses, et que c'étaient ses *ours* qu'elle avait réunis sous forme de *Mémoires*.

J'essaierais peut-être de juger ce petit livre, si je n'avais eu la bonne fortune de découvrir une appréciation qui en a été faite par une de ces dames elles mêmes, — Camille, bien connue dans le quartier latin, — une des plus spirituelles et des plus distinguées, qui n'a pas besoin de secrétaire comme Fi-

nette, et ne signe pas au moyen d'une croix, comme Alice la Provençale.

Je dois dire, pour ne pas qu'on m'accuse de fatuité, et pour ne pas me susciter trop de jaloux, que ce n'est pas à moi que la lettre qui suit a été adressée.

« Mon cher ami,

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ces jours-ci ? Vous savez bien quel besoin j'ai de causer souvent avec vous. M'enviez-vous donc le plaisir de sortir une fois par semaine de cette vie d'étourdissement qui me fatigue et ne me laisse que de tristes désillusions ? Avez-vous mis de la coquetterie à vous faire désirer ? En ce cas vous êtes bien coupable, car un ami comme vous devrait sortir complètement des usages qui se pratiquent dans notre monde.

« Vous m'avez obligée, en me laissant seule, à rentrer un peu en moi-même, et je vous

avoue que je n'ose le faire que lorsque vous êtes là. Qu'allez-vous dire de cette boutade que je vous envoie ? Et que se passe-t-il réellement en moi-même ? Je n'en sais rien ; — ce que je suis, c'est que je suis chez moi, seule, que je vous écris ce qui vient de mon cœur à ma plume, que je sais à peine où et quand je commence, et que je ne sais pas quand je finirai.

« Je vous parlerais bien de moi, mais vous savez trop mon histoire. Je vous ai entendu souvent me remercier d'avoir évité de mettre sur le compte de l'*enchaînement fatal des événements* la pente qui a fait de moi ce que je suis.

« C'est là ce que nous appellerions une *rengaine*, entre deux bouteilles de champagne ; je vous l'ai toujours épargnée.

« Pourquoi me suis-je mise à vous écrire ? Parce que je m'ennuie, et que, vous écrire, c'est comme si je vous parlais. Rassurez-vous,

et modérez votre fatuité : j'ai déjà essayé de plusieurs moyens pour calmer cette maudite imagination que vous grondez si souvent.

« Après bien des châteaux en Espagne, bien des essais infructueux, je me suis promenée dans mon appartement comme un oiseau dans sa cage; je commençais à songer à m'en voler coûte que coûte, quand j'ai aperçu sur ma commode le petit livre que vous m'avez laissé, comme un almanach : j'ai voulu y chercher le jour de votre fête, car je croyais qu'il y aurait au moins un calendrier. Hélas ! je n'y ai trouvé qu'un nom, et quel nom ! Rigolboche !

« Connaissez-vous Rigolboche ? Mais qui ne connaît Rigolboche ? La grande Rigolboche ! La forte Rigolboche ! Rigolboche des petits bals ! Rigolboche-Casino, Rigolboche Délass'Com' ! Tenez, mon cher, puisque je viens de vous ennuyer de mon ennui, laissez-moi me mettre à la mode, en vous parlant de

Rigolboche, car à la potichomanie et au culte des chinoiseries, a succédé la Rigolbochomanie.

« Vous avez peut-être cru, vous qui ne connaissiez pas cette quasi-illustre danseuse, faire sa connaissance en lisant ses Mémoires ?

« Généralement tout livre intitulé Mémoires de M. ou Mad. *** vous fait croire à l'histoire, plus ou moins intime, de M. ou Mad.***. Mais n'avez-vous pas remarqué comme moi que rien n'est plus trompeur. M. A. Dumas, raconte ce qui aurait bien pu lui arriver ; Mad. George Sand, ce qui est arrivé à son père ; mais Rigolboche est encore plus heureuse, car elle ne raconte rien du tout. Elle écrit bien l'histoire d'une certaine pendule qui sonna l'heure de sa chute, et qui explique une grande tirade qu'elle déclama contre le sentiment ; elle dit bien qu'elle est la première danseuse de Paris, la gloire des gloires des théâtres, elle parle même, je crois, de l'Aca-

démie, du père Lacordaire, de L. Veillot ; elle traite aussi par-dessous jambe notre ami J. Janin, qui, comprenant et sentant l'art en artiste, n'a pu encore la comprendre.

« Moi qui ai vu Rigolboche, qui connais Rigolboche, qui n'ai que trop entendu parler de Rigolboche, je crains bien que vous ne la reconnaissiez jamais, à moins qu'on ne vous la montre, — sauriez-vous ses Mémoires par cœur, ce dont je vous plaindrais fort.

« Pourquoi donc, belle sauteuse, voulez-vous être artiste, et surtout écrivain ? Ne touchez donc pas au temple de l'art, et ne forcez pas votre talent. Vous levez la jambe à ravir, c'est vrai ; vous avez la voix enrouée, c'est encore vrai ; vous conduisez une orgie avec *chic*, c'est assez drôle ; mais ne confondez pas ces grandes qualités avec celles de l'artiste. Rigolboche cancanant, Rigolboche narguant son public dans un chahut effréné, Ribolboche reconnue, tutoyée, fes-

toyée, admirée par les élèves de Chicard , c'est très-bien, — mais Rigolboche écrivant et faisant de l'art, allons donc!

« Je crois parbleu que je m'anime. C'est que je suis humiliée de voir produire à la grande lumière, comme un pas de cancan, toutes les misères de notre monde. Si je savais écrire mieux que Rigolboche(c'est le seul cas où j'oserais le faire), je voudrais moi aussi parler de nous, biches, tant que nous sommes; je me tairais sur les tristes résultats de notre condition, que tout le monde sait d'ailleurs et qui n'intéressent personne; je craindrais de montrer du cynisme à étaler ce qui ne cesse de nous coûter des humiliations que lorsque nous avons perdu même le souvenir du sentiment.

« Je proteste, mon cher ami, contre toutes ces ignobles choses que peuvent faire certaines femmes passibles de la police correctionnelle : mais la vraie biche! elle joue cartes

sur table : elle ruine un ou deux imbéciles qui ne demandent qu'à se faire ruiner. Combien d'entre nous qui gagnent le ciel de Béranger, en donnant charitablement bien des instants de bonheur à celui qui a dévoré sa fortune, non pour elles et parce qu'il les aimait, mais pour satisfaire sa vanité et les produire comme une belle enseigne de son luxe !

« Au fait, pourquoi deviendrais-je sérieuse ? Et pourquoi vous parlerai-je plus longtemps d'un si pauvre sujet ? Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? Ce petit livre m'a donné mal aux nerfs ; c'est la seule importance que je lui accorde.

« J'ai vu avec peine que Rigolboche, n'ayant rien d'intéressant à dire sur elle, hors : « je danse admirablement, et je suis la gloire du siècle, » a raconté des histoires sur tout le monde, a fort mal habillé ce brave Markouski de la brave Pologne, dont le seul crime est probablement de n'avoir pas en-

tièrement partagé l'enthousiasme de Rigolboche pour elle-même.

« Je vais terminer ma lettre, mon cher ami, et vous l'envoyer sans la relire ; en voilà bien assez sur Rigolboche ! Vous qui aimez les arts, et à qui j'aime les entendre vanter, vous devez être bien écœuré, passez-moi l'expression, de les voir ainsi travestis.

« Pour quiconque a vu danser Rigolboche, et surtout a lu ses prétendus *Mémoires*, avouons-le, c'est une illustre *cancanière* !

« Maintenant que je vous ai assez ennuyé de mon bavardage, adieu, et n'oubliez pas, comme vous l'avez fait, une amie qui, chez elle, vous montrera toujours patte blanche.

« CAMILLE. »

Je suis née à Nancy, nà ! dit quelque part Rigolboche dans ses *Mémoires*. Ce trait qui vient du cœur, et c'est le seul, m'a vivement ému. Jules Prével en a pleuré à chaudes lar-

mes. Je me suis contenté de m'essuyer le bas des yeux, comme Luguet dans la *Sensitive*.

Rigolboche raconte encore l'histoire de sa chute ; comment c'est l'amour de l'horlogerie qui l'a perdue, et comment la sonnerie d'une pendule l'a *aveuglée* au point de lui faire trouver beau M. Prosper ; elle nous dit enfin que c'est au Prado qu'on l'a baptisée Rigolboche.

L'obscurité dans laquelle Rigolboche se plaît à s'envelopper dans ses *Mémoires* a fait croire à beaucoup de personnes qu'elle était une élève de Markouski. C'est une erreur. Le professeur de Rigolboche, celui qui lui a appris ses pas excentriques et ses sauts de jambe, celui qui l'a guidée, pilotée dans les bals masqués et conduite par la main jusqu'à la célébrité, est un modeste chapelier du bou-

levard du Temple ou du Faubourg Saint-Martin.

Les habitués du Jardin d'Hiver, de la salle Sainte-Cécile et même du Casino s'en souviennent bien ! Elle s'appelait alors Marguerite tout court, et venait modestement au bras de son petit amant.

Assidue aux bals masqués, où elle était costumée en *cantinière des Huguenots*, elle attira bientôt par la hardiesse de ses mouvements l'attention du public et des gardes municipaux.

Et on l'appela la Huguenote ! et ce fut son premier pas ! Elle en a fait bien d'autres depuis, et des plus risqués !

Quand Mané la remarqua aux premiers bals du Casino, elle était toujours flanquée de son chapelier. Mané en parla, et admira sa fidélité à l'obscur inconnu.

Rigolboche a-t-elle donc commencé en *Camélia*? Eh quoi! elle qui aujourd'hui remplit si complaisamment des éclats de sa voix enrouée les cabinets de la Maison Dorée et du Café anglais! elle qui... rigolboche si volontiers avec tous ceux qui lui paraissent *convenables*! elle qui a inventé pour ses amants un petit nom si flatteur, — oh! un petit nom délicieux qui est certainement emprunté à l'ichthyologie, s'il ne vient pas directement du bal de la Reine Blanche! eh quoi! Rigolboche aurait débuté par un de ces amours constants et fidèles, qui sont l'honneur du demi-monde, mais que l'on réserve d'ordinaire pour le dessert?

—

A cela, je ne puis vous répondre que par ce que je sais. Quant à ce que je ne sais pas, et alors même que je le saurais, je serais trop discret pour en abuser. Demandez aux autres. Ils vous le diront peut-être!

CHAPITRE II

LE CASINO ET LES RIVALES DE RIGOLBOCHE

Le Casino. — Rigolboche et Madame de Sévigné.
— Comment on arrive à la publicité. — Rosalba
Cancan, Markowski et Aristote. — Comment la
vocation de Rosalba s'est révélée. — Fioretta.
Alice la Provençale. — Alice et Mané. — Alida
Gambilmuche. — Le chemin qui mène de chez
Markowski au Casino. — Rigolette. — Finette,
son nègre et sa bonne. — La cicatrice de Fi-
nette. — Juliette l'Écaillère. — Nini Belles-
Dents. — Eugénie Trompette. — Aimée. —
Hortense et M. Charles. — Ernestine. — Pau-
line l'Arsouille. — Reine-Souris. — Henriette
Souris. — *Un bon coup de fourchette.* — Estelle.
Les bals de l'Opéra. — Les bals de la Porte-

Saint-Martin. — La salle Valentino. — Mabile. — Le château des Fleurs. — Le Casino d'Asnières.

Le Casino a remplacé le Jardin d'Hiver et la salle Sainte-Cécile. Il est de fondation récente; il n'y a pas deux ans que ses salons ont été ouverts au public. C'est une fort belle salle, ornementée avec goût, mais un peu écrasée. L'architecte en a été M. Charles Duval. Les murailles sont décorées des portraits en pied de femmes célèbres. Le choix que l'on a fait n'est pas complètement en rapport avec la spécialité du lieu, et Rigolboche en dansant fait un pied de nez à madame de Sévigné.

Les visiteurs s'occupent bien moins de ces personnes distinguées, qui ont illustré l'histoire et leur sexe, que des dames tout autrement célèbres du Casino.

Les moyens que celles-ci prennent pour arriver à la publicité sont nombreux.

Il en est qui se sont fait une réputation par leur danse, d'autres par leur beauté ou par la somptuosité de leur toilette, quelques-unes par leur habileté, quelques autres par leur industrie.

C'est ainsi que Nini Belles-Dents s'est fait acheter et a revendu la même orange cinquante-trois fois dans la même soirée, sans compter dix-huit bouquets et onze éventails. Il n'en faut pas davantage pour poser une femme, et les pigeons qu'elles ont plumés sont les premiers à les acclamer.

Une des danseuses les plus célèbres est Rosalba-Cancan. Son nom indique l'unanimité des hommages qu'on lui a décernés. Elle danse avec verve; elle connaît toutes les finesses du cancan, mais elle semble improviser chacun de ses pas. Sa danse est un

continuelle création. Précisément à cause de ce naturel qui ne la quitte jamais, elle seule est artiste dans ce monde dont Rigolboche est la reine.

Markouski l'étudie avec beaucoup de soin depuis quelque temps. Il fait sur sa danse le même travail qu'ont fait les rhéteurs sur Homère et sur les écrivains anciens. Il veut en tirer les règles du cancan, et il a des prétentions à devenir l'Aristote de la danse. Mais Rosalba prend des licences romantiques, qui échappent à toute analyse, et Markouski se désespère.

Rosalba a le franc et joyeux caractère de la grisette. C'est qu'elle en a le sang dans les veines. Un jour, avec son amie Fioretta, elle était entrée curieusement au Jardin d'Hiver en revenant de son travail. Le mouvement de l'orchestre et de la danse l'eût bientôt enivrée; ce fut pour elle comme la soudaine révélation d'une irrésistible vocation. Elle ne

put y tenir, et sans écouter les conseils de la timide Fioretta, elle déposa dans un petit coin son panier qui contenait peut-être encore les débris de son dîner, et se mit à danser elle aussi, avec son bonnet blanc et sa robe d'indienne. Ce n'était pas un bal masqué : on regarda d'abord avec étonnement et dédain la nouvelle venue, qui sans aucun doute se trompait et se croyait à Dourlans.

Mais au bout de quelques instants, les femmes jalouses lui lancèrent des regards foudroyants, et les hommes lui firent une triomphale ovation.

Cette soirée fut décisive. Rosalba ne manqua plus un seul des bals du Jardin d'Hiver et entraîna avec elle son amie Fioretta, qui est elle-même une excellente danseuse. Elles eurent bientôt conquis droit de cité, et n'eurent pas de peine à gagner une toilette et des meubles, — tout comme les autres.

Rosalba est intelligente et spirituelle; elle s'exprime toujours en fort bons termes; elle aime la bonne société dont elle a pris rapidement le ton et les manières. Elle a la répartie vive, dit souvent des mots piquants et fait même des calembours.

Alice la Provençale est une élève de Markowski, mais elle cherche bien moins à faire honneur à son maître qu'à enlever avec le pied la couronne que l'on a décernée à Rigolboche.

Elle manque d'idéal; on dirait, à la regarder, que la danse est la science des exhibitions. Elle a quelque chose de sensuel dans l'allure et s'est gagné ainsi quelques enthousiastes. Mais tout le monde est bien obligé de reconnaître qu'elle abuse étrangement de la souplesse de ses jambes.

Elle a mérité pour cela d'être exclue de Mabille et du Château des Fleurs. Défense

lui est faite d'y danser, et quand en été elle a des besoins chorégraphiques, elle est obligée d'aller au Casino d'Asnières pour les satisfaire.

Plus qu'aucune autre de ces dames, Alice est tourmentée de la démangeaison d'afficher partout son portrait et de faire mettre partout son nom. Elle n'a pas pardonné à Mané le coup de main qu'il a prêté à Rigolboche pour monter sur l'étrier de la célébrité. Elle cherche par tous les moyens possibles à soulever le masque épais qui le cache, pour pouvoir lui faire expier sa complaisance.

—

Alida Gambilmuche, — dont je ne vous expliquerai pas le surnom, — est une nouvelle venue qui a rapidement obtenu une réputation fort bien étayée. Elle est jeune, et elle a le temps de voir pâlir beaucoup de brillantes étoiles. Elle sort de chez Markowski, a passé

par la scène des Délassements-Comiques, et est accourue au Casino.

C'est ainsi qu'elles font toutes : et voilà comment on se perd. Aucune n'aime l'art pour l'art. Le besoin de la richesse les tourmente, elles veulent toutes venir au Casino, parce que ce n'est que là qu'une femme a de l'avenir.

Voyez Rigolette! elle a été en dansant au devant de la fortune, et maintenant elle défie les rigueurs du sort.

Alida est assez sage pour ne pas se plaindre; elle ne se trouve pas trop mal partagée. C'est une fille avisée. Elle dit que Rigolboche a écrit ses *Mémoires* trop jeune, et elle recueille des notes pour plus tard. C'est ainsi que l'on acquiert de l'expérience.

A ses débuts, Finette dansait, mais depuis qu'elle a renoncé à atteindre le premier rang,

elle danse de moins en moins. Elle commence à trouver cela au-dessous de sa dignité.

Finette sait se servir des grands moyens et ne dédaigne pas les plus infimes. Elle a fait tout doucement sa boule, et aujourd'hui, c'est une des femmes les mieux rentées. Elle a équipage, maison de ville tenue sur un grand pied, campagne à Asnières.

Il ne manque rien à Finette, rien, pas même un nègre! un nègre dont elle parle à tout propos! un nègre qui n'appartient qu'à elle et n'obéit qu'à elle! un nègre sur lequel elle a le droit de vie et de mort! Nul mot ne sonne mieux dans sa bouche que : *Mon nègre!* Elle plaint ou méprise toutes les femmes qui n'ont pas de nègre.

Elle l'aime tant, son nègre!... Mais enfin, il ne faut pas être trop indiscret, et puis c'était dans les premiers temps qu'elle l'avait; et cependant on raconte qu'un jour, au Café an-

glais, elle rudoya durement le pauvre moricaud... si durement que celui-ci, reprenant sa dignité de nègre, fit une réponse insolente et grosse de révélations. L'assistance était nombreuse. Finette prit une attaque de nerfs, on mit le nègre dehors, on fit revenir Finette. Elle eût bien voulu châtier, mais un nègre ne se remplace pas aussi facilement qu'une dent! Elle oublia.

Finette a une bonne, dont elle est moins fière que de son nègre, mais qui exerce sur elle un empire tout-puissant. Finette ne fait rien sans prendre conseil de sa bonne. Finette met la robe que sa bonne lui donne. Finette n'est fière que des éloges de sa bonne. Quand elle a essuyé quelque humiliation, elle danse un cancan devant sa bonne et se console par l'admiration que celle-ci ne manque pas d'exprimer. Mais si elle sait faire d'habiles concessions à l'amour-propre de sa maîtresse, elle sait aussi la gouverner et la diriger. —

Avez-vous envie de vous faire bien venir de Finette? adressez-vous à la bonne. Si vous parvenez à ses bonnes grâces, n'ayez nul souci du reste.

La bonne de Finette a un agent de change et joue à la Bourse. — La complaisance de Finette pour elle est-elle l'effet ou la cause?

Finette a une cicatrice à la main. Je puis vous en raconter l'histoire, qui est fort connue au quartier Latin. Dans une de ses excursions à la Closerie des Lilas, elle remarqua Voyageur, une des dames en renom de là-bas. Voyageur lui plut, paraît-il.

En sortant de la Closerie, on va commencer la nuit chez la Rôtisseuse. Finette y alla, comptant y rencontrer sa nouvelle connaissance.

Irritée de ne pas la trouver et excitée un peu par les émotions de la soirée, elle réclama Voyageur à grands cris, en agitant avec volubilité le bras droit, si bien que son poignet s'étant abaissé sur un verre, le brisa, et

les éclats lui firent une blessure profonde.

Le sang coula à flots. Finette fut brave. « Elle ne prit pas mal au cœur, » me dit une femme qui me racontait cette histoire. Elle s'enveloppa la main d'une serviette, et continua même encore son geste pendant quelques secondes.

Mais elle dit à son nègre de faire avancer sa voiture, et depuis, on ne l'a plus revue ni à la Closerie des Lilas, ni chez la Rôtisseuse.

Juliette l'Écaillère, qui doit son nom à sa première profession, danse peu, ne parle pas beaucoup et n'a guère de remarquable que sa beauté. On admire fort surtout ses cheveux.

Nini Belles-Dents a une dentition magnifique. Ses dents sont aussi bonnes que belles, au propre et au figuré, et ce qu'elles doivent lui profite. Si quelques hommes se sont

appauvris avec elle, elle s'est enrichie avec eux, et sait fort bien administrer sa fortune. Elle a pris de l'expérience à la sottise des autres.

Eugénie Trompette, qui est une bonne fille, de joyeuse humeur, court depuis longtemps après la fortune ; mais elle va plus vite qu'elle, et la laisse toujours échapper en la dépassant.

Aimée est une gentille et gracieuse danseuse. Mais c'est surtout sa jeunesse que lui envient ses rivales.

Hortense a été guidée, élevée et soutenue par M. Charles, le danseur en renom du Casino. C'est lui qui, après l'avoir été cherchée dans l'obscurité où elle végétait, a pris soin d'elle pendant une longue maladie.

Hortense a fait son chemin sur la route que M. Charles lui avait indiquée, mais elle n'a point été ingrate.

Ernestine est une vieille femme qui sait se faire l'amie des jeunes. Elles n'ont qu'à gagner à suivre ses conseils, et si je voulais du bien à quelqu'une d'entre elles, je lui souhaiterais la fortune d'Ernestine.

Pauline l'Arsouille a été jeune, m'assure-t-on. Son surnom n'a pas besoin d'explication ; — elle continue à le mériter. Il paraît qu'il y a longtemps déjà que c'est comme cela que l'on arrive. Que voulez-vous ?

Reine-Souris fut célèbre dans l'histoire ancienne. Nous ne rappelons son souvenir que pour établir le généalogie de sa sœur.

Un soir, au sortir du bal de Sceaux, Henriette-Souris fut amené à Paris par un étudiant en médecine de troisième année.

Elle débuta dans le quartier-Latin, mais elle a trouvé plus lucratives les hauteurs de Breda.

Henriette-Souris est fort recherchée par les joyeux viveurs. Si sa gaîté n'est pas toujours de bonne compagnie, du moins elle ne tarit pas, et l'on est toujours sûr de rire quand on est avec elle. On dit d'elle que c'est *un bon coup de fourchette*. On s'amuse rien qu'à la regarder manger. Elle dévore et ne recherche pas les mets délicats, ni les friandises. Il faut une nourriture solide pour ses robustes facultés digestives. Cela lui profite : autant elle était maigre et frêle à ses débuts, autant elle est grosse et forte aujourd'hui. On ne peut plus l'appeler *la petite Souris*.

Elle ressemble beaucoup à sa sœur. La cause de leur surnom commun est la petitesse

de leurs yeux et la finesse de leur bouche mignonne.

Reine-Souris n'a pas patronné les débuts d'Henriette. Elle la traitait d'abord de petite sottise qui ne saurait jamais rien faire. Puis quand elle vit monter sa fortune à mesure que descendait la sienne, elle conçut une vive jalousie, qui donna lieu à des scènes peu édifiantes.

Je n'ai voulu parler que des femmes les plus célèbres et qui méritent une mention ; — les autres auraient mauvaise grâce à se plaindre de mon silence.

Je crois avoir oublié Estelle. C'est un tort sans doute, car, quand on veut composer un quadrille parfait, c'est toujours à elle que l'on fait appel, avec Rigolboche, Rosalba et Alice. Mais la danse de ces dames se ressemble beaucoup, et leur caractéristique, outre

qu'elle serait souvent difficile à composer, offrirait peu d'intérêt au lecteur. Il est des femmes cependant sur lesquelles on ne peut rien dire autre chose.

En hiver, ces dames, celles surtout que nous avons désignées comme danseuses intrépides, vont aussi le samedi au bal de l'Opéra, et le dimanche au bal de la porte Saint-Martin. Mais elles y sont moins assidues qu'au Casino. Finette trouve que le public est trop mélangé, aussi bien femmes qu'hommes. Il y a des calicots, des petits commis, des blanchisseuses, des ouvrières et des députations de tous les bals roturiers, Barthélemy, Vaux-Hall, etc.

Ces dames méprisent Valentino : il est rare qu'on les y rencontre. C'est là que vont les étudiants et les étudiantes les jours d'*extra*.

Ils y ont été chacun de leur côté pour changer de société, et ils sont fort étonnés de s'y rencontrer.

En été, on retrouve ces dames à Mabillet et au Château des Fleurs. Mais il fait chaud; elles ne dansent pas beaucoup et cèdent le parquet aux canotières, plus endurcies qu'elles aux exercices violents. Elles y vont seulement pour se montrer; elles se promènent et acceptent des rafraichissements.

Elles vont quelquefois aussi au Casino d'Asnières, mais peu; c'est bien loin et on n'y rencontre pas toujours une société irréprochable!

CHAPITRE III

LES LORETTES

Physiologie des lorettes. — Délion. — La marquise de Rouvray. — La baronne de Biarritz. — Opinions littéraires des lorettes. — Le *cocher capitonné* de Marie Delaunay. — Origine des lorettes. — Leurs bonnes et leurs mauvaises fortunes. — Marguerite Boulanger. — Un tarif. — Influence de la littérature dramatique sur les lorettes. — Cora. — Jeanne Vaillant. — Les *Mémoires de Moustache*. — Concurrence à l'*Isthme de Panama*. — Une exposition de portraits. — Clémentine à l'escarpolette. — Classification. — La femme entretenue. — La lorette. — La biche. — Histoire de la

comtesse de Mart..... — Spéculation sur les *babis*.

Les lorettes habitent invariablement rue Notre-Dame-de-Lorette, rue Bréda, rue du Helder, rue Taitbout, rue Neuve-des-Mathurins ou rue Richer. Elles ne traversent jamais la Seine, et s'écartent peu de la zone des boulevards.

Elles savent Barème par cœur, jouent à la Bourse, roulent équipage, éclaboussent ceux qui vont à pied, et n'admettent dans leur salon que les hommes du meilleur monde.

Elles choient les gens de finance, sont réservées avec les gens de robe, et ne lient connaissance qu'avec les gandins qui sont en possession de leur patrimoine.

Elles ont reçu de l'éducation, parlent plusieurs langues, et connaissent à fond l'anglais que, depuis quelque temps, elles négligent pour apprendre le russe.

Les lorettes, pour obtenir de la considération parmi leurs compagnes, doivent pouvoir invoquer quelque patronage élevé comme Dèlion, ou ajouter à leur nom un titre aristocratique, comme la marquise de Rouvray et la baronne de Biarritz.

Elles ont des armoiries et une livrée, et savent fort bien que la loi sur les titres de noblesse n'a pas été faite pour elles.

Elles ont les hommes en profond mépris et n'estiment que les coupons de la Banque de France. Elles aiment mieux leur équipage que

leur amant, et prétendent que c'est lui qui doit être fier d'elles.

Elles parlent de la fortune de leurs amants comme un ministre de son budget, traitent les louis de billon et allument les bougies avec des billets de mille francs.

Elles ont un appartement au premier étage. quatre chevaux dans leur écurie, trois équipages sous leur remise.

On les rencontre au bois, au turf, au café Anglais ou au café Riche.

Elles jalourent les femmes du monde, font fi des femmes de bal et entrent en fureur quand on leur parle de Rigolboche.

Elles sont assidues aux premières représentations. Elles raffolent de Dumas fils, admirent Octave Feuillet, trouvent du talent à Théodore Barrière, aiment peu Emile Augier, et sont impitoyables pour Léon Laya.

Elles se tiennent au courant de la littérature. Elles lisent beaucoup Balzac et appellent Alexandre Dumas un blagueur. Elles ont donné leur approbation à *Madame Bovary*, ont acheté chacune des dix-huit éditions de *Fanny* et se font apporter les romans d'Edmond About ou de Louis Enault quand elles veulent s'endormir.

Leur équipage est capitonné, leur salon est capitonné, tout leur appartement est capitonné, et on marche chez elles sur des tapis capitonnés. Marie Delaunay parlait l'autre jour de son *cocher capitonné*.

Les lorettes sont de grandes dames qui eussent pu faire un riche mariage au faubourg Saint-Germain ou à la Chaussée-d'Antin, mais qui ont préféré rester libres et indépendantes.

J'extrais en substance cette physiologie d'une lettre que m'a écrite une des lorettes les plus en réputation, à laquelle je m'étais adressé pour avoir des renseignements.

Je pourrais m'en tenir là, mais je veux utiliser aussi les notes qui me sont parvenues d'autres parts.

Les lorettes se recrutent parmi les élèves de Saint-Denis, les femmes séparées de leurs maris, ou les filles de concierge qui ont été au Conservatoire.

Les lorettes qui sont les plus jeunes ont de trente à trente-cinq ans. C'est une position qui demande beaucoup d'expérience. Elles tiennent les premiers rôles du demi-monde. Les jeunes premières s'exercent au Casino, sur l'asphalte des boulevards, ou sur une chaise aux Champs-Élysées.

Elles sont souvent en disponibilité, et alors elles *font* le boulevard. On les rencontre encore au café Montmorency, au café Garen ou au café du Cercle.

Les lorettes se taxent d'ordinaire à haut prix. Mais, comme les cochers de fiacre, elles sont assujetties à un tarif. On n'a qu'à le leur demander quand elles élèveront trop haut leurs prétentions.

La position de la lorette est chancelante.

Elle tient aux sommets les plus élevés et aux plus bas fonds. C'est une balle de caoutchouc qui tombe, bondit, retombe et rebondit encore. Ces dames si dédaigneuses et qui s'expriment en si bons termes, ont eu recours pour vivre à bien de misérables industries. Le talent consiste à savoir se plier à tout, mais à dissimuler habilement cette souplesse.

Il en est cependant qui, comme Marguerite Boulanger, n'ont jamais eu de malheurs et ont toujours su conserver une position avouable. Celles-là le doivent plus encore à leur esprit, à leur intelligence et à la dignité qu'elles savent conserver, qu'à leur habileté.

Les lorettes sont généralement prodigues ; elles ont si bien appris à ruiner les autres, que souvent elles se trompent et se ruinent... par habitude. Quelques-unes cependant font

des économies et achètent des rentes sur l'Etat.

Les lorettes ont une forte tendance à l'imitation, et elles copient les personnages exposés avec succès sur la scène.

Après la *Dame aux camélias*, elles se prirent toutes d'un amour sincère et larmoyant, qui les rendit poitrinaires.

Après les *Filles de marbre*, elles posèrent pour l'insensibilité, s'efforcèrent de désespérer ceux qui les aimaient, et firent accueil aux parasites, ayant l'idée de parodier Desgenais.

Après *Dalila*, elles voulurent toutes avoir un artiste pour amant. Ce fut l'heureux temps des romanciers qui font les délices du *Journal pour tous* et de la *Ruche parisienne*. Mais l'homme que toutes convoitaient pour énerver son génie par leur amour, c'était M. Ponson du Terrail.

Depuis le *Père prodigue*, elles font des économies comme Albertine et tiennent une note minutieuse de leurs dépenses. Cora, qui n'aime pas les radis, en fait acheter une botte de deux sous trois fois la semaine pour mieux ressembler à l'héroïne de M. Dumas.

Depuis l'excellente spéculation de Céleste Mogador, et pour se venger de Rigolboche, toutes les lorettes écrivent leurs *Mémoires*. Jeanne Vaillant n'a pas encore trouvé d'éditeur, malgré ses recherches et ses fréquentes excursions au café des Variétés. On annonce comme devant paraître prochainement les *Mémoires de Moustache*. Qu'on se le cancanne.

Les lorettes ont toujours sur elles un petit carnet mignon rempli de leurs cartes, qu'elles distribuent à ceux qu'elles rencontrent ; quelquefois elles en répandent ainsi dans une

soirée un si grand nombre, que c'est une véritable concurrence au *Grand-Cerf* et à *l'Isthme de Panama*.

On peut voir les portraits de la plupart de ces dames exposés dans la montre des principaux photographes. Elles ragent de s'y trouver mêlées avec des actrices et des danseuses, qui ont, disent-elles, des poses et un costume indécents. Ce qui les vexe surtout, c'est d'être côte à côte avec Clémentine-à-l'escarpolette, — pose qu'affectionne l'aimable ingénue des Délassements-Comiques.

Parmi les femmes que l'on désigne sous la dénomination générale de lorettes, il y a trois classes bien distinctes : la femme entretenue, la lorette, et la biche.

La femme entretenue se fait remarquer par

une certaine distinction, qui veut singer la femme honnête. D'un âge déjà avancé, d'un embonpoint respectable, elle est la matrone du demi-monde. Elle a quelques économies qui, jointes aux rentes que lui fait son amant, lui donnent une position et lui permettent de figurer honorablement au bois et à la ville.

La lorette est la femme aux toilettes tapageuses, qui mène de front une demi-douzaine d'amants et qui puise dans toutes les bourses.

La biche est une apprentie lorette; ses amants de la veille ne sont jamais ceux du lendemain. On les rencontre un peu partout; elles ont soin de se placer sous vos pas et viennent au-devant de toutes vos tentations. Le moindre louis, un succulent dîner, ont toujours raison des blondes comme des brunes, voire même les rouges, car il en faut pour tous les goûts.

Depuis quelque temps, la lorette se donne des airs de mère de famille ; on la voit souvent tenant par la main une blonde et gentille enfant, dont l'âge varie de quatre à huit ans. Quelquefois les plus âgées se paient un petit collégien. Cela leur donne un air plus respectable.

Ces *babis* sont nés d'ordinaire dans la loge du concierge ou dans l'échoppe du savetier ; la location est en raison de la gentillesse du sujet. La leçon leur est bien faite. Ils doivent souvent appeler leur petite mère, surtout quand les beaux messieurs viennent à la remarquer.

J'en connais une qui m'a affirmé que, depuis qu'elle a recours à ce moyen, sa position s'est de beaucoup améliorée, « car, dit-elle, rien ne pose une femme encore jolie, comme de lui voir à la main une charmante enfant, mise avec beaucoup de coquetterie. »

Il est encore une classe de femmes entretenues que l'on ne doit pas mêler avec les lorettes. Leur nombre est très-restreint. Elles ont toute l'existence d'une femme du monde, à part les relations. Elles arrivent on ne sait d'où, et presque toujours sont affublées d'un nom étranger et titré. On pourrait les prendre pour de jeunes veuves, et c'est précisément l'état qu'elles s'attribuent.

Elles n'ont qu'un amant d'un âge un peu mûr, qui, pour elles, négligera femme, enfants, affaires. Qu'importe ! il possédera l'amour ou plutôt les faveurs d'une femme qui flatte sa vanité. Souvent il met la gêne au logis ; il est parcimonieux lorsqu'il s'agit de toilette pour sa femme légitime ou ses enfants ; mais il est prodigue pour sa maîtresse, et rien n'est assez beau pour elle.

La femme dont nous parlons ne recherche pas la célébrité ; elle vit retirée et ne fréquente que quelques femmes honnêtes, qu'elle

a su captiver par son nom et ses manières distinguées, et qui lui ouvrent leurs salons. Elle va beaucoup au spectacle, aux Italiens de préférence, toujours en compagnie de son amant, et dans une loge obscure qui lui permet de voir sans être vue. En un mot, elle tient le milieu entre la lorette et la femme honnête.

Il y a deux ou trois ans, une de ces femmes arrivait à Paris. Elle s'appelait la comtesse de Mart... Elle avait de vingt-cinq à vingt-huit ans, était jolie, distinguée, spirituelle, et possédait surtout deux mains magnifiques. Italienne, disait-elle, et appartenant à une des premières familles de Milan, elle avait quitté le toit conjugal pour fuir un mari qui n'avait pas été de son choix et avec lequel il lui était impossible de vivre. Elle venait se fixer à Paris, afin d'être libre autant qu'une femme peut l'être; — ce qui n'est pas peu dire!

La comtesse de Mart.... descendit dans un

des meilleurs hôtels de la rue de la Paix; elle ne recula pas devant un appartement de 4,800 fr. par mois. Elle avait avec elle un domestique nombreux, — treize, je crois, sans compter un négrillon appelé Tom, qui paraissait rempli d'attentions pour sa jeune maîtresse.

Au bout de quelques jours commencèrent les visites chez la belle Italienne. Les adorateurs l'avaient suivie à Paris; ils savaient son cœur inoccupé, et une sorte de steeple-chase s'organisa entre eux pour parvenir à sa conquête.

Le prince Z..., que l'on sait très-friand de ces aventures, avait flairé, avec son tact habituel, l'arrivée de la charmante étrangère. Il vint faire lui-même sa cour, et notre comtesse, qui était un peu orgueilleuse, fut fière d'avoir un vrai prince attaché à son char. Il va sans dire que ce fut sur lui que s'arrêta son choix.

Tout alla bien d'abord ; — puis le prince mit un peu moins d'empressement à ses visites. La comtesse en prit quelque humeur, et il arriva que l'heureux préféré, tout prince qu'il était, fut plus d'une fois obligé de faire antichambre dans un petit salon, voisin du boudoir, attendant qu'on voulût bien lui ouvrir la porte. Ces petites scènes de dépit diminuèrent son ardeur ; il fit ses visites de moins en moins fréquentes, et un beau jour il rompit à tout jamais avec celle qui lui faisait peser si lourdement les chaînes de l'amour.

Cette brusque séparation amena quelque gêne dans la caisse de notre héroïne : le prince faisait galamment les choses. Bientôt il lui fallut éclaircir le nombre de ses domestiques ; elle n'en garda que quatre, y compris Tom le négriillon. Elle quitta la rue de la Paix, où elle fut peu regrettée, et se logea aux Champs-Élysées, au premier étage d'une maison d'assez bonne apparence. Mais traquée

par bon nombre de créanciers qui avaient cru avoir affaire à une vraie comtesse, elle fut encore obligée de quitter les Champs-Élysées, et se cacha à Enghien, emmenant avec elle le vieux comte de B..., qui devait succéder au prince trop volage.

Là encore le bonheur fut de courte durée; le comte trouva bientôt que sa maîtresse lui coûtait trop cher, et, comme le prince, il se retira.

Alors commença pour notre héroïne ce que l'on appelle le revers de la médaille; ses fournisseurs ne lui laissèrent plus aucun répit. Elle vendit beaucoup, paya un peu et s'éclipsa habilement.

Il y a quelques mois, passant devant les Italiens, j'aperçus sur l'affiche rouge du théâtre le nom de la comtesse. Intrigué de ma découverte, je fûs aux renseignements et je dus me convaincre que l'actrice n'était autre

que notre Italienne, qui, possédant une assez belle voix, l'avait cultivée et avait obtenu un engagement aux Italiens. Puisse-t-elle avec ses notes payer celles de ses créanciers !

Maintenant si l'on veut savoir ce qu'était la belle comtesse et l'actrice d'aujourd'hui, nous dirons que, fille du peuple, puis femme de chambre d'une grande dame, elle s'était initiée aux secrets du salon et du boudoir. Douée d'un esprit naturel, elle avait en peu de temps pris le ton et les manières d'une femme du monde, et il lui fut facile de jouer dans la comédie humaine le rôle de femme comme il faut, qu'elle n'a pas su garder et qu'elle a été obligée d'échanger contre celui de chanteuse légère.

CHAPITRE IV

LE PAYS OU LE CHAHUT ET LES LILAS FLEURISSENT

Le Quartier-Latin. — Un axiôme d'Henriette-Souris. — Une larme au Prado. — La Closerie des Lilas. — Le chahut et le cancan. — Le chahut, la plus décente de toutes les danses. — Ces demoiselles de la Closerie des lilas. — Les rois de la danse. — Camille. — Virginia. — Risette. — Louise Voyageur. — Henriette Zou-Zou. — Angéline. — Annette et Delphine l'Accoucheuse. — You-cou-ou. — Eugénie Malakoff. — Marguerite de Bourgogne. — Juliette. — Clémentine. — Eugénie-Chichinette. — Blanche — Delphine la Colonne. — Isabelle L'astèque. — Colombe. — Nonore. — Clotilde. — Irma la Canotière. — La tribu des Bébés et

la tribu des Ninis. — La belle Mathilde. — La grosse Mathilde. — — Les étrangères à la Closerie des Lilas. — Pauline l'Arsouille. — Pauline la Russe. — La galanterie du père Bullier. — Aspasia la bouquetière.

La vraie capitale du joyeux empire de bohème, la patrie de la gaîté franche et insouciant, a toujours été et sera toujours le quartier Latin. Le temps de ses splendeurs est passé peut-être : nos pères l'ont connu plus original et plus libre. La grisette est morte ; elle a dépouillé sa gentille robe d'indienne pour prendre falbalas et crinolines. Les vieux étudiants de l'ancienne tradition ont disparu ; les pipes sont moins longues, les chapeaux ne sont plus pointus, et les costumes excentriques sont devenus rares. On ne rencontre plus d'étudiants de douzième année. Chacun a hâte de conquérir rapidement son diplôme pour l'emporter triomphalement en province.

Mais enfin c'est toujours là et c'est là seulement que l'on trouve le cœur, la gaieté, l'insouciance ; c'est là seulement que l'on s'amuse, là seulement que l'on danse joyeusement. Car enfin c'est là qu'est la jeunesse et, quoi qu'on dise, elle sera toujours plus gaie et plus heureuse que la richesse.

« Un *sapin*, c'est plus *rigolo* qu'un équipage à la Daumont, » dit souvent Henriette Souris, et cette maxime restera dans le répertoire de la sagesse des nations.

Et cependant le marteau impitoyable des démolisseurs a renversé déjà plus d'un lieu glorieux. Il n'a pas même respecté ce Prado immortel, illustre pépinière où nos magistrats et nos avocats les plus distingués ont préludé par la folie à leur gravité d'aujourd'hui. Pauvre Prado, on ne peut même pas aller en pèlerinage à tes ruines ! elles ont disparu et au-

cune inscription ne conservera aux générations futures ta mémoire, ni le souvenir de l'emplacement que tu as si longtemps occupé.

Le quartier Latin s'est réfugié à la Closerie. M. Bullier a fait construire des salons d'hiver au milieu du jardin d'été, et c'est là que quatre fois la semaine on est venu danser joyeusement en attendant la floraison des lilas.

La Closerie est un jardin charmant. On peut y rêver sentimentalement dans les bosquets touffus, où la musique de l'orchestre, accompagnée des bruyants éclats de voix des danseurs, n'arrive plus que comme une mélodie mystérieuse. Des grottes ombreuses sont discrètement ménagées pour les couples amoureux. Mais, il faut le dire, si c'est là le charme que pourraient offrir aux poètes les jardins de Bullier, ces avantages sont peu appréciés par la population active qui les fréquente. On leur préfère l'étourdissement de

la danse enivrante, et tout le monde se presse autour du fringant orchestre habilement dirigé par Desblins.

Ce n'est qu'à la Closerie que l'on danse ou plutôt que l'on chahute. Le chahut est la danse par excellence; danse fantaisiste, sensuelle, passionnée, plus d'action et de mouvement que d'artifice, qui se prête aux improvisations les plus hardies et les plus excentriques.

Pour les élèves de Musard ou de Markowski, pour ceux qui croient que la danse est un exercice asservi à des règles, le cancan est l'effort suprême de l'art. A la Closerie, où tout est vrai et naturel, où l'on n'a pas d'autre professeur que sa jeunesse et sa fantaisie, le cancan est remplacé par le chahut.

Le cancan est l'art de lever sa jupe, le chahut, l'art de lever la jambe. On va prendre pour chahut la danse de Rigolboche ou d'A-

lice la Provençale. Non ! c'est un genre bâ-tard, un dévergondage.

Ce qui caractérise le chahut, c'est la dé-cence ; — car tout ce qui est simple et naturel est décent, et le chahut est la plus simple et la plus naturelle de toutes les danses.

Aussi les danseuses de ballets et les can-canières du Casino sont-elles assujetties à un vêtement de dessous, un entre-deux bleu de ciel, constellé d'étoiles d'or, comme les sal-timbanques. A la Closerie, où la liberté est plus grande que partout ailleurs, on n'a pas besoin de pareilles précautions. C'est un lieu de plaisir et de divertissement, et non un spectacle.

Tandis qu'au Casino trois ou quatre sau-teuses dansent comme sur un théâtre pour la satisfaction d'un public blasé, à la Closerie chacun danse pour soi et pour son compte. Si tout le monde fait voir, personne ne re-garde.

Le chahut remonte à la plus haute antiquité, ç'a été la danse de tous les peuples primitifs. C'est celle que les Lacédémoniennes dansaient en si léger costume aux fêtes solennelles de la chaste et austère Sparte.

Cette animation, cette gaîté, cette jeunesse donnent à la Closerie l'apparence d'une féerie fantastique; les figures se transforment et s'illuminent d'un éclat resplendissant. Toutes les femmes y sont belles... quand elles dansent. Il y a une sorte d'enthousiasme, d'irrésistible entraînement. On sent que la danse peut devenir une passion.

Le quartier Latin est un vrai pays d'égalité; chacun y danse tant et si bien qu'il est assez

difficile à celui qui entre pour la première fois à la Closerie, de reconnaître les réputations du lieu. Elles ont toutes l'air Rigolboche. On les admire toutes, et pour en préférer quelque-une, il faut beaucoup d'expérience.

Il y a cependant un quadrille-roi qui se distingue entre tous les autres par la verve toute particulière qui l'anime. On fait cercle alentour ; on se repose de sa fatigue en allant admirer les maîtres, et on puise dans leur exemple des leçons et des encouragements. Cet hommage sincère que rivales et rivaux rendent aux danseurs de ce quadrille, témoigne mieux qu'aucune parole de l'esprit de fraternité qui règne en ce lieu.

Ce fut là que je fus tout d'abord attiré, lorsque j'entraï pour la première fois à la Closerie; et, n'ayant pas l'avantage d'être doué,

d'une grande taille, j'eus beaucoup de peine à conquérir dans ce cercle concentrique une place qui me permit de prendre ma part du spectacle.

Je rencontrai fort heureusement une femme, que j'avais connue autrefois, et qui, après avoir brillé d'un certain éclat au Jardin-d'Hiver, avait pris ses invalides dans le quartier Latin. Je la savais spirituelle et maligne, et je comptai sur elle pour me raconter l'histoire des héroïnes en renom de la Closerie.

Elle ne se fit pas prier et commença immédiatement à m'initier à la connaissance de ce monde nouveau pour moi.

« Tu vois ces quatre jeunes gens, » me dit-elle. « Ils viennent toujours les mêmes à chaque bal de la Closerie ; toujours à cette même place ils attirent la même foule qu'aujourd'hui. Ce sont ceux qui sont l'âme du bal par leur entrain, par leur gaité, par leur amour de la

danse. Ils ont formé une sorte de société joyeuse et jamais personne ne manque au rendez-vous. Tu peux juger de la haute fantaisie à laquelle s'élève leur danse, pleine à la fois de grâce et d'excentricité. Ce sont eux qui dirigent le bal ; ils donnent à tous les autres l'inspiration et le mouvement. S'ils cessaient de venir, on pourrait craindre que la Closerie ne perdît cette physionomie originale qui a dû te frapper à ton entrée.

» Ils ont un protecteur et un ami dans ce municipal à la bonne et brave figure, qui les défend de l'invasion de la foule. Ils l'appellent familièrement *leur gendarme*. C'est un ami de la jeunesse, qui ne les taquine pas sans motifs et ne contrarie pas leur joyeuse liberté. Et puis, » ajouta-t-elle en souriant, « il change souvent ses bottes d'ordonnance, et on ne peut pas lui faire le reproche que l'on adresse souvent aux gardes municipaux, d'écarter la foule plus avec les pieds qu'avec les mains. »

Les quatre danseuses sont : Camille, Louise Voyageur, Henriette Zouzou et Angéline.

Camille est cette charmante blonde, aux traits fins et distingués, qui est en face de nous. C'est la plus aimable, la plus jolie et la plus spirituelle des femmes du quartier Latin. Tu peux voir qu'elle est une danseuse consommée. C'est une véritable artiste, aux mouvements enchanteurs. Si elle lève la jambe aussi haut que personne, elle sait le faire avec une aisance et une convenance qui n'appartiennent à nulle autre. La musique a une très-grande influence sur son organisation sensible et délicate ; elle est enivrée, entraînée, et on sent la passion qui l'anime à l'éclat qui illumine son visage.

Il y a quelque chose de malicieusement spirituel dans son sourire franc et ouvert. On dirait une de ces divinités lutines qui semblent par intervalles descendre sur la terre

pour faire le bonheur et le tourment des hommes, par l'admiration qu'elles suscitent et par la mutinerie avec laquelle elles échappent à leurs adorateurs.

Camille est la valseuse la plus remarquable de la Closerie ; nulle mieux qu'elle ne se pâme frémissante dans les bras de son danseur et ne tourbillonne avec plus de légèreté, sans effleurer le parquet de son pied léger.

Ce qui caractérise Camille, c'est qu'elle danse pour elle, non pour les autres ; elle danse par conviction, si je puis m'exprimer ainsi. Elle se soucie fort peu des hommages du public. Au lieu de les recevoir fièrement comme la plupart de ses compagnes, elle paraît confuse et honteuse quand l'expression en arrive jusqu'à elle. Je l'ai vue interrompre sa danse, parce qu'elle avait remarqué les applaudissements trop visibles que lui décernaient ceux qui l'entouraient.

Camille n'est pas seulement une excellente

danseuse et une jolie femme, c'est une personne de cœur et d'intelligence. Si elle voulait, elle roulerait dans de somptueux équipages, mais elle a toujours préféré conserver sa tranquillité et ses amis.

Elle n'appartient au quartier Latin que parce qu'elle danse à la Closerie; on ne la rencontre nulle part ailleurs, et l'on n'ose pas dire en parlant d'elle qu'elle est *une de ces dames*.

Gaie, bienveillante pour tous et point fière, elle sait entretenir autour d'elle un rare parfum de convenance et de bonne compagnie. On ne la voit jamais se commettre avec personne, et on n'a jamais pu faire courir sur son compte aucune histoire compromettante.

Si j'ai une bonne fortune à te souhaiter me dit en terminant ma compagne, c'est de lui être présenté et d'être reçu chez elle.

Virginie-Risette, qui vient interrompre cette figure du quadrille, est une petite fille qui a su parvenir à la célébrité dès ses premiers pas. Elle pourra grandir, mais sa gentillesse ne laisse, dès à présent, rien à désirer. Elle sait bien compter, lève la jambe aussi haut que Zouzou et fait risette à tout le monde.

Elle a débuté à la Closerie d'une façon brillante, elle a fait une excursion au Casino et à Mabilles, puis est revenue au quartier Latin, ses premières amours. Elle te contera tout cela entre un buisson de truffes et quelques bouteilles de Champagne frappé.

Nous nous promenâmes dans le bal ; mon guide complaisant continua :

Louise, plus connue sous le nom de Voyageur, est la Rigolboche du quartier latin. C'est elle que tout le monde cite et que les garçons

du bal désignent aux étrangers. C'est une très-bonne fille, mais fort vulgaire, et sa célébrité paraît tout d'abord une dérision. — Ne pouvant atteindre la grâce, elle a exagéré la grossièreté et la licence, et elle est arrivée par le cynisme à la réputation. Elle excelle surtout à enlever avec le pied le chapeau de son vis-à-vis. Elle a, de plus, la prétention de faire le grand écart ; mais elle manque de dextérité et de souplesse. Elle se fend disgracieusement, et ses amis l'engagent fortement à ne pas continuer cet exercice dangereux. Ils craignent qu'une belle fois elle ne se fende entièrement et se disloque les membres.

Fort négligente, Louise se peigne peu, se débarbouille encore moins, et n'a guère souci de sa toilette ; elle vient souvent au bal en robe de chambre.

Son langage dépasse les bornes mêmes de la vulgarité. Elle a des prétentions à engueuler, mais son dictionnaire est plus brutal que pit-

toresque ; il ne roule guère que sur deux ou trois grossièretés répétées à satiété.

Peut-être, du reste, est-ce là modestie de sa part et cache-t-elle les ressources de son intelligence, car elle lit beaucoup. Elle a crédit chez un libraire de la rue Dauphine, et y fait de fréquentes emplettes. On la trouve souvent avec un livre dans la rue, même au café ; elle a chez elle une bibliothèque fort bien montée.

Le nom original qu'on a donné à Louise a fait sa réputation ; son origine est contestée ; ce qu'il y a de certain, c'est que c'est chez la Rôtisseuse qu'elle a été baptisée. Les uns disent qu'on l'a surnommée Voyageur parce qu'elle courait de table en table, soupant avec tout le monde, sans pouvoir satisfaire son insatiable appétit.

D'autres prétendent que la fortune lui est venue en dormant. Elle dormait la nuit, elle dormait le jour, elle dormait partout. —

« Voyageur, » lui cria-t-on un jour qu'elle s'était endormie sur une table, laissant refroidir son dîner, « Voyageur, réveille-toi, la diligence va partir. » Ce qui résulte de tout cela, c'est que Voyageur excelle dans l'art de manger et de dormir, et c'est surtout qu'elle a fait moins de frais que Rigolboche pour arriver à la gloire, et que, mieux que Rigolboche, cependant, elle ne doit qu'à elle-même sa réputation.

Angéline, cette petite grosse brune, a eu un temps de splendeur. Elle est fort déchuë aujourd'hui. Il y a quelque temps déjà que les hommes ne portent plus d'elle aucun jugement, et cependant elle danse toujours et lève la jambe comme une jeune fille. Qui sait ? peut-être aurait-elle plus d'avantage à entretenir autour d'elle plus d'illusion. En 1848, elle fut l'orateur d'une députation qui récla-

maît au gouvernement provisoire l'émancipation de la femme. — C'est une grande amie de Voyageur ; les autres femmes l'aiment peu, à cause de son caractère sournois et de ses allures méchantes et cancanières. — Maintenant que personne ne l'invite plus à dîner, elle tâche de s'insinuer sur la carte de ses compagnes : elle sait les rencontrer à point et lier avec elles une habile conversation qu'un cavalier galant n'a garde d'interrompre. Par politesse, au contraire, il lui offre de la prolonger en acceptant quelque chose avec eux. Angéline refuse du bout des dents, mais accepte du fond de l'estomac. C'est une petite industrie qui montre qu'une femme intelligente ne doit jamais être embarrassée de ses moyens d'existence.

—

Henriette Zou Zou, celle qui est coiffée d'un filet écarlate, est la danseuse qui a le

plus de diable au corps et le plus de *chic*. Nulle ne lève la jambe avec plus de naturel et d'élasticité. C'est une vivante incarnation du chahut. Elle n'a jamais eu de professeur de danse, mais elle pourrait en remonter à Rigolboche. Et cependant le nom d'Henriette Zou zou est peu connu. Son malheur, c'est qu'elle manque de Russes dans son existence. Ce n'est plus que par eux qu'on parvient. On apprécie peu la danse la plus remarquable, si elle n'est accompagnée du frou-frou de la robe de soie ; mais qu'Henriette Zou Zou ne se décourage pas, je lui prédis la célébrité, et elle y arrivera, j'en jure par son filet rouge et son petit pied. Si M. Sari descendait un jour à la Closerie, il la remarquerait sans doute, et l'étoile de Rigolboche et celle d'Alida pâleraient au ciel des Délass'-Com.

—

Celle qui a une robe feuille morte (car dans

le quartier latin on peut désigner une femme par la couleur de sa robe, elles portent assez longtemps la même pour que cette désignation suffise), celle qui a une robe feuille morte est *madame* Annette. Elle vient au bal en grande dame, parle peu aux autres femmes, prend pour elle tous les applaudissements et se croit la reine de la Closerie. Elle a donné à sa danse un cachet particulier, en soutenant sa jambe droite avec le bras gauche passé par dessous le mollet. Elle semble mettre en joue les étoiles avec son pied qu'elle suit complaisamment de l'œil.

Annette est accompagnée ordinairement de sa cousine Delphine l'Accoucheuse, ainsi nommée parce qu'elle a obtenu un diplôme de sage-femme à la faculté de Montpellier. Delphine ne quitte guère Annette, derrière laquelle elle s'abrite. Elle comme les petits chiens, aimant beaucoup à japper de loin, et se sauvant à mesure qu'approche l'ennemi. Elle

engueule fréquemment ceux qui passent auprès d'elle; — car, enfin, il faut bien se résoudre à le dire, toutes ces dames sont fortes en gueule, et les servantes de Molière ne seraient que des bégueules auprès d'elles. Delphine donc commence l'escarmouche, et puis elle s'efface peu à peu et finit par disparaître en laissant Annette tenir tête à ceux qu'elle a irrités. Annette, avec sa dignité et sa taille imposante, excelle pour écraser les orages sous ses dédains.

En ce moment, le cri étrange de *you-cou-ou* vint frapper mes oreilles. J'en demandai l'explication à ma compagne. Elle m'expliqua que c'était le signe de ralliement de cette société de joyeux danseurs qu'elle m'avait fait remarquer en commençant.

Elle me fit voir ensuite Eugénie-Malakoff,

qui fut une des célébrités du Jardin-d'Hiver, l'amie d'Henriette Souris, et qui doit à une illustre bonne fortune son surnom glorieux. Eugénie a abandonné la bohème élégante; elle vit calme et tranquille dans le quartier latin, aimée de tout le monde, même des femmes, pour la franchise et la bonté de son caractère. Elle a été quelque temps au caboulot de l'*Ile de Calypso*, où elle tenait le portefeuille des finances de Constance Maréchal. Elle n'a pas la situation précaire de presque toutes les femmes du quartier latin; elle a les moyens de vivre chez elle. Aucune nécessité ne l'entraîne au bal quand il lui plaît mieux de ne pas y aller. Je fus frappé de la finesse de son pied mignon, qui rivalisait, m'assura ma compagne, avec le petit pied de Rigolette.

Marguerite de Bourgogne, grande fille fort connue pour la froideur de son caractère,

l'insolence de ses manières et surtout pour la vigueur de sa gueule, voire même de son poing. Elle a livré plus d'une bataille célèbre pour conquérir son nom. Les habitués du Café Belge et de la Closerie ont conservé le souvenir de ses exploits.

Quand elle vit que je la regardais, elle m'aborda pour me demander sans préambule cinq francs pour sa voiture, ou au moins un franc pour son vestiaire; et elle s'éloigna en me récitant une litanie mal sonnante, ma générosité ne répondant pas à son attente. C'est une habitude qu'elle a prise, paraît-il, et elle réussit quelquefois par intimidation, comme d'autres par ruse et par finesse.

Elle fut rejointe par son amie Juliette, qui l'emmena au bal de la Reine-Blanche pour calmer ses esprits irrités.

Nous rencontrâmes Clémentine, qui errait

par le bal comme une âme en peine. C'est une petite fille dévorée de l'ambition de parvenir ; mais elle est bien jeune et manque d'expérience. Hier encore, elle était blanchisseuse, et elle a conservé quelque chose de la naïveté du métier :

T'es trop petit (*bis*) pour être militaire.

Elle est bonne au fond ; mais la jalousie et la conscience de son impuissance lui rongent le cœur et la rendent souvent acariâtre ; les lauriers de Camille, d'Annette, de Voyageur, l'empêchent de dormir. — Elle a recours à tous les moyens ; elle veut poser et elle ne sait pas faire... Et puis enfin elle est trop froide. — Serait-ce pour cela que le marquis de la M... l'a surnommée *Tête-de-veau* ?

Quant à Eugénie Chichinette, c'est l'antipode de Clémentine. Ce n'est pas à elle que

l'on peut reprocher la froideur. Une jolie fille à la gorge plantureuse ! Elle est contente d'elle-même et trouve que ses charmes gagnent chaque année. Les cerises sont devenues des fraises, et les pommes des poires dans son jardin.

Nous nous arrêtâmes quelques instants devant une femme qui mettait une habileté fort remarquable à faire en dansant des tours de force gymnastique. Si sa toilette n'eût pas été aussi irréprochable, on eût pu croire que c'était une des saltimbanques de la place de l'Observatoire, en vacance. Je la pris tout au moins pour une élève du manège Sauton. Ma compagne me dit que c'était Blanche. Encore une que les lauriers de Voyageur empêchent de dormir !

Elle a une autre spécialité, et on assure que, si le temps de la chevalerie n'était pas

passé et s'il y avait encore des tournois, elle pourrait tenir tête en champ-clos à Rigolboche elle-même, pour la vigueur de la gueule. Les chances du combat seraient balancées, et peut-être, s'il était moins énergique, le dictionnaire de Blanche serait-il plus original et plus pittoresque.

J'avoue que tous ces détails de *gueule* à chaque instant répétés m'irritaient un peu. Lever la jambe, avoir la voix enrouée, bien engueuler ! avec cela, on roule équipage, et le monde s'occupe de vous !

Où donc ces dames ont-elles été élevées ?

Nous vîmes encore ;

Delphine la Colonne, dont la corpulence imposante justifie parfaitement le nom ;

Colomba, qui a une forte propension à marcher sur les traces de Marguerite ;

Isabelle, une blonde débutante, qui a de l'avenir, et qui parviendra, si elle ne s'enca-naille pas trop !

Nonore, un petit avorton de femme, qui a la réputation d'avoir du vice. La beauté n'est pas donnée à tout le monde, et il faut bien vivre !

Clotilde, qui pose pour la femme distin-guée, et qui va rager de n'avoir qu'une ligne dans mon livre ;

L'Aztèque, ainsi nommée pour la petitesse de sa taille et ses allures de Titi ;

Irma la Canotière, qui a la prétention d'a-voir en dansant le *chic cochon*, et sur le compte de laquelle il circule une histoire ori-ginale de Russe et de charbonnier que je ra-conterai dans un prochain chapitre.

Enfin, je ne peux pas vous détailler cette innombrable tribu des Bébés et des Ninis, ba-taillon de femmes sans nom, qui comble cha-que jour ses pertes par de nouvelles recrues,

et qui s'efforce de se distinguer par un chahut effréné.

Mais parmi les femmes distinguées du quartier Latin, ma compagne me fit encore remarquer les deux Mathilde.

L'une est une fort belle femme, une brune magnifique. Ses formes sont moulées à l'antique. On dirait une statue de Paros. Ce n'est pas une métaphore. Mathilde est la véritable fille de marbre. Elle ne s'est jamais passionnée que pour sa toilette, et aucun orage n'a agité son cœur de glace. Elle ne danse pas; elle craindrait de déformer sa taille et d'altérer sa beauté par la fatigue.

Quant à l'autre Mathilde, qui est blonde, je voudrais avoir toute la verve de ma com-

pagne pour reproduire le pittoresque abruptissement qu'elle en fit. Mathilde a un caractère désagréable et méchant; elle se pique à la plus légère plaisanterie. Elle est fière et hautaine. Elle ne peut s'accorder avec les femmes; elle n'en trouve sans doute aucune qui soit aussi aimable que sa chère Nonore. Et encore combien d'ouragans ont troublé les eaux de leur amitié !

Elle a la prétention d'avoir des signes , et passe ses journées à orner son visage avec une épingle noircie. Mais elle manque de méthode. Ses signes changent souvent de place, et quelqu'un qui avait remarqué la veille un grain de beauté au-dessus de la lèvre supérieure, ne la reconnaît plus le lendemain quand le grain de beauté a passé au menton.

Quoiqu'elle se croie fort habile, elle manque de bonheur; elle ressemble à ces pêcheurs qui tardent toujours à retirer leur ligne et qui laissent échapper le poisson en lui donnant

trop le temps de la réflexion. — Dans toute guerre, il faut savoir se rendre à temps. C'est une importante question de tactique, surtout quand on joue à qui perd gagne et quand les plus belles défaites sont les plus triomphantes victoires.

Si Mathilde n'est pas connue, ce n'est pas sa faute. On peut voir rue de Buci son portrait fort déshabillé. A ceux qui désireraient l'original, l'inscription au bas du portrait : *Ici au 4^e étage*, fournit toutes les indications nécessaires.

Mon amie fut implacable, elle n'épargna pas même, au sujet de l'embonpoint de Mathilde, je ne sais quelle méchante allusion à la grosse femme des Champs-Elysées.

La Closerie reçoit fréquemment la visite des dames les plus célèbres d'outre-Seine. Pauline l'Arsouille y vient sans façon et s'y met à son aise.

Dans le temps où florissait la Rôtisseuse, ces dames s'y donnaient souvent rendez-vous. Nous avons dit comment Finette y a gagné la cicatrice qu'elle a à la main droite.

Chez la Rôtisseuse encore, une femme, assez obscure d'ailleurs, s'est fait une réputation par la prodigalité de ses dépenses. Phénomène rare au quartier Latin ! car enfin, alors même qu'y viennent ces dames de la Chaussée-d'Antin, c'est pour faire des économies !..

Pauline n'agissait point ainsi ; elle jetait l'or à poignée par les fenêtres de la Rôtisseuse. Aussi n'est-ce qu'avec respect que les femmes parlent de *Pauline la Russe*. Toutes briguent l'honneur de sa connaissance et de son amitié.

—

M. Bullier, qui est un habile administrateur, est très-galant pour les dames qui viennent visiter son établissement. Il leur envoie des bouquets. Camille et quelques autres des

femmes qui sont l'ornement de la Closerie ont souvent reçu de lui un semblable hommage.

Je ne veux pas quitter la Closerie sans parler d'Aspasie la bouquetière, un type excellent, digne d'Henry Monnier. Aspasie sait vendre ses bouquets, et par force, et par ruse; elle a le talent de les imposer. Si vous faites la cour à une femme, elle s'empresse de lui offrir, de votre part, un bouquet, dont vous êtes bien obligé de vous faire honneur. Il fut un temps où la coquetterie distrayait un peu Aspasie des soins de son commerce; mais aujourd'hui elle a renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et elle s'adonne tout entière à la vente de ses bouquets. Elle est devenue la terreur de tous ceux qui ont des habitudes d'ordre et d'économie, — ils sont nombreux à la Closerie des Lilas, — et qui n'aiment pas à faire des frais inutiles.

CHAPITRE V

UN ESSAI DE CLASSIFICATION QUI N'EST NI D'APRÈS LINNÉ NI D'APRÈS BUFFON

Nécessité d'une classification scientifique. — Le quartier, la rue et l'étage qu'habitent ces dames. — Combien elles sont peu solides dans leurs meubles. — Rosalba..., etc. — Le thermomètre de ces dames. — Alida - Canicule et Rigolboche-Sibérie. — Les yeux de trottoir. — Balzac. — La fûmée des cigarettes de ces dames. — Ce qu'eût été Fioretta il y a vingt ans. — Les poseuses. — Après la conquête du monde. — Comment fumait Adèle Courtois et comment fume Constance M... — Les brunes et les blondes. — La vanité de la chevelure de ces dames. — Nini Belles-Dents, brune et blonde.

Avec les progrès qu'a faits l'esprit scientifique à notre époque, il n'est guère possible

de traiter un sujet quelconque, même le plus fantaisiste, sans adopter une méthode certaine et qui satisfasse les intelligences les plus positives. Nous sommes donc obligés, comme si nous écrivions un chapitre d'histoire naturelle, d'avoir recours à un mode de classification d'après lequel il soit facile au lecteur de faire rentrer chacune de ces dames dans une espèce ou un genre déterminés.

Cette partie n'est pas la moins difficile de mon travail, d'autant plus qu'elle doit être la plus consciencieuse.

Il y avait d'abord un procédé géographique ; c'était de classer nos Aspasies suivant le quartier, la rue et l'étage qu'elles habitent ; procédé ingénieux, dérivant directement du proverbe : *Dis-moi qui tu es, je te dirai qui tu hantes*. — On me disait qu'alors mon livre pourrait servir de guide aux étrangers dans Paris.

Mais outre que ce mode m'eût entraîné à des indiscretions impardonnables, ces dames ont tant de mobilité dans l'humeur et dans les meubles, qu'une telle classification n'eût pu avoir rien de stable.

Elles déménagent si fréquemment, je ne parle pas du cœur, — et suivant les hauts et les bas de la fortune ou les caprices de leur fantaisie, elles descendent si souvent du cinquième au premier pour remonter bientôt du premier au cinquième, qu'il serait réellement fort fatigant de les suivre dans leurs pérégrinations. Il en est même qui ne savent pas garder leurs meubles, et un commissaire-pri-seur m'a assuré que plus d'un tiers des ventes qui se faisaient à l'Hôtel provenaient du fait de ces dames.

Quand Rosalba rencontra un jeune homme rouge....., mais n'anticipons pas sur les chapitres.

Il y aurait peut-être un genre de classification plus original.

Un de mes amis, qui connaît assez ces dames pour pouvoir apprécier la température qu'elles entretiennent autour d'elles, m'a soumis l'autre jour le résultat de ses observations à ce sujet. Je lui en laisse toute la responsabilité, et les lecteurs pourront modifier notre thermomètre d'après leurs renseignements, s'ils en ont.

Avant tout, prévenons les étonnements des gens inexpérimentés, en leur faisant part d'une vérité découverte par un physiologiste : c'est que l'ardeur au cançan, chez les sujets soumis à l'analyse, est en raison inverse du calorique qu'elles accusent au thermomètre.

Thermomètre de ces Dames.

50° — SYRIE. — *Les chevaux succombent sous cette température, et on est obligé de recourir à l'emploi des chameaux. Les nègres résis-*

tent : Alida Gambilmuche. — Finette.
Eugénie-Chichinette.

40° — SÉNÉGAL. — *Température des oiseaux et des singes* : Rosalba. — Pauline l'Arsouille. — Henriette Zou-zou.

30° — *Température du bain* : Hortense. — Henriette-Souris. — Delphine l'Accoucheuse. — Annette. — Eugénie Trompette.

20° — *Les citronniers fleurissent, les camélias aussi* : Eugénie Malakoff. — Virginie-Risette.

10° — *On commence à prendre de la flanelle* : Juliette l'écaillère. — Rigolette. — Delphine la Colonne. — La grosse Mathilde. — Marie-Ballon.

0° — *On a du givre à la moustache* : Alice la Provençale. — Reine-Souris. — Fioretta. — Marguerite de Bourgogne. — Blanche.

10° — *La Seine charrie* : Constance M....

20° — *Les rivières gèlent* : Rigolboche. — Voyageur.

30° — *La circulation du sang est en danger* : Nini Belles-Dents. — La belle Mathilde.

C'est le cas de rappeler ici ce qu'un autre de mes amis appelait des *yeux de trottoir*, désignant ainsi cet éclat provoquant et dominateur que quelques femmes portent dans les yeux.

Pour avoir une plus ample définition, vous n'avez qu'à passer rue Saint-Marc ou rue de Buffault, à 9 heures du soir. C'est une beauté superbe et insolente qui attire et dompte. Il est rare de s'y tromper, et on peut ainsi reconnaître l'origine de certaines femmes, qui cachent soigneusement leur carte sous leurs amples crinolines, et seraient fort outrées que quelqu'un pût voir dans leur jeu.

Moi qui ai souvent admiré la manière magistrale dont Balzac classait ses personnages par leur façon de lancer les crachats ou par la forme de leurs mains, il m'a semblé que l'on pourrait obtenir un résultat encore plus sûr et plus littéraire, sinon plus scientifique, en

étudiant la façon dont ces dames lancent la fumée de leurs cigarettes, — je dis cigarettes par politesse.

Il y a celles qui sont encore timides et ingénues, — comme ne l'est plus Alida Gambilmuche, comme ne le sera plus bientôt Isabelle ; — elles laissent s'échapper leur fumée plutôt qu'elles ne la rejettent, en avalant la moitié.

Celles qui la lancent nettement, simplement, et qui semblent fumer bien plus pour leur plaisir que pour le public : Camille.

Celles qui, avec un pincement de lèvres mutin, l'envoient perpendiculairement en l'air. On semble voir leurs bonnets s'envoler par-dessus les moulins avec la fumée de leurs cigarettes. Celles-là ce sont les gaies filles de bohème, qui eussent été grisettes il y a vingt ans : Fiorretta et Rosalba.

Celles qui la tamisent par petites bouchées, comme pour montrer et leur dédain et leur

expérience : c'est ainsi que fument les lorettes ou encore ces dames des bals qui veulent avoir un air distingué, et que leurs compagnes ont qualifiées de l'épithète énergique de *poseuses* : Finette au Casino et madame Annette dans le quartier Latin.

Celles qui la conservent quelques instants, puis la lancent en larges bouffées à tous les vents, ou se la font passer par le nez comme les Titis : c'est une autre manière de poser, mais on ne peut reprocher à celles-là de poser pour la distinction : Rigolboche, Pauline l'Ar-souille, Marguerite de Bourgogne.

Celles qui la rejettent avec une sorte de dédain superbe plus encore pour les choses que pour les hommes, en abaissant dédaigneusement la lèvre inférieure comme un vieux brave qui a fait la conquête du monde et qui est désormais au-dessus de toutes ses vanités : Eugénie Malakoff.

Celles qui la dissipent avec insouciance, pa-

raissant la laisser aller au hasard et cependant s'en enveloppant comme d'un nuage : elle semble se multiplier dans leur bouche et elles la dépensent avec autant de prodigalité que l'argent de ceux qui auraient la complaisance de leur confier leur bourse. Cette espèce est rare ; c'est ainsi, m'assure-t-on, que fumait Adèle Courtois, et que fume encore Constance M..., quand elle fume.

N'oublions pas les caractères brusques et irascibles qui la renvoient par saccades nerveuses et semblent la jeter comme un défi ou comme une menace : Alida Gambilmuche et Irma la Canotière.

Est-ce tout ? Non. Il y a encore Cri-Cri, qui ne la rejette d'aucune manière. Elle trouve plus simple de l'avaler. Que voulez-vous ?

J'aurais pu me contenter de la vaste et naturelle classification des brunes et des blondes,

mais elle est fallacieuse et peu sûre dans la matière qui nous occupe. C'est une question qui regarde le coiffeur de ces dames, — j'allais dire leur perruquier.

Depuis que j'ai vu Nini Belles-Dents qui ne se déguise jamais et qui est trop positive pour avoir des fantaisies carnavalesques, blonde le mercredi, après l'avoir vue brune le dimanche précédent, je n'ai plus confiance à la lucidité de mes lunettes et je ne jure plus de rien, — quand il s'agit de cheveux.

CHAPITRE VI

MIMI CAMÉLIA

Définition. — Les vrais et les faux camélias. — Age où commence à se développer la tendance au camélia. — Comment à certaines heures ces dames sont susceptibles d'un amour réel. — Rosalba et un jeune homme rouge. — Rosalba fleuriste. — La vocation de Rosalba. — Les camélias de serre chaude. — Deux camélias du quartier Latin. — Voyageur. — Une ordonnance du docteur Langlebert. — Madame Annette. — Jarretière dorée. — Comment le camélia a sauvé beaucoup de femmes et en a perdu beaucoup d'autres. — Le choix d'un amant. — Camélias mâles. — Un conseil inutile. — Il faut bien faire une fin honnête. — Adèle Courtois.

Depuis le succès populaire de la pièce de M. Alexandre Dumas fils, on appelle *Dames aux Camélias*, ou simplement *Camélias*, les

biches qui se laissent dominer par un amour exclusif et prolongé.

Il y a des Camélias sincères ; chez d'autres c'est un ton ou un calcul. Celles-là jettent le ridicule et le discrédit sur l'institution singulièrement intéressante dans son principe.

De vingt-huit à trente ans, alors que les blés commencent à mûrir autour d'elles et que les roses et les bluets les préviennent en se fanant que la saison s'avance, les femmes tournent le plus souvent au camélia. Quelquefois ce n'est qu'une *toccade*, une fantaisie passagère ; d'autres fois c'est une passion sérieuse et durable. A quarante ans la tendance au Camélia est sans remède ; la femme expérimentée joue sur cette carte toute son existence, et, quand elle a rencontré un homme auquel elle puisse consacrer l'arrière-

saison de sa beauté, elle ne s'en sépare plus. C'est une sage et prudente précaution. Quand le diable devint vieux, il se fit... Camélia.

On a souvent bafoué les Camélias. On a mis en doute leur sincérité et leur désintéressement. Il faut reconnaître cependant que les amours violents ne sont point aussi rares chez ces dames qu'on pourrait le croire. Et alors une métamorphose complète s'opère en elles ; elles sont susceptibles de tous les sacrifices et de tous les dévoûments, elles semblent dépouiller l'enveloppe de marbre qui recouvre leur cœur et deviennent des modèles de tendresse et de fidélité.

Une des histoires de ce genre la plus remarquable est celle de Rosalba. Il y a à peu près deux ans, Rosalba était déjà une des reines du Jardin d'Hiver et de la salle Sainte-Cécile.

Déjà un boyard russe avait offert à l'ex-grisette du faubourg St-Martin un appartement richement capitonné. Enfin Rosalba brillait au ciel constellé de la lionnerie parisienne.

Tout à coup Rosalba disparaît. On ne la trouve plus nulle part. M. Charles, veuf de sa danseuse favorite, la réclame en vain à tous les échos de la publicité. Fioretta désespérée erre triste et seule et ne répond que par des gémissements aux interrogations pressées. On se met à la recherche de l'intéressante égarée ; elle n'est pas au bal de la Reine-Blanche, elle n'est pas davantage au Prado, où l'on craignait que ne l'eût entraînée son amour de la vie franche et joyeuse.

Chez elle on ne trouve qu'un commissaire priseur, occupé à faire l'estimation du mobilier. Déjà on la disait partie pour la Russie,

quand Ernestine assura l'avoir rencontrée en costume d'ouvrière, coiffée d'un petit bonnet et un panier au bras. Rosalba travaillait, Rosalba était fleuriste, et tout cela parce qu'elle avait rencontré un petit jeune homme rouge et qu'elle s'était attachée à lui. Ce trait donne une idée de l'abnégation à laquelle le Camélia peut amener une femme.

Cela dura huit mois; puis on la vit reparaître au bal d'ouverture du Casino. On lui en fit les honneurs comme à une ressuscitée. Aux interrogations curieuses de la foule et de ses compagnes, elle répondit que fleuriste n'était pas une position sociale, que l'amour doit céder devant les nécessités de la vie, qu'elle n'aimait pas rester sans rien faire que les jambes lui démangeaient de leur oisiveté. — Car enfin, Rosalba a une vocation, c'est le cancan; elle avait voulu la contrarier et il avait bien fallu qu'elle lui cédât de nouveau. Et elle redit zut! au sentiment,

et elle se remit en quête de nouveaux meubles entre deux cancons.

Les vrais Camélias recherchent l'obscurité: elles ne vivent plus alors que de désintéressement; l'argent les étoufferait. Il est des Russes qui recherchent le Camélia, mais c'est pour eux une fantaisie coûteuse, et encore ne peuvent-ils obtenir que des espèces artificielles.

C'est la ressource des femmes de quarante ans, ou des jeunes qui ont la sagesse et l'expérience de la vieillesse. Le vrai Camélia vient en pleins champs et se fortifie aux rigueurs des saisons. — Celui qui veut une serre-chaude et dont la nature délicate exige des précautions infinies, n'est qu'une espèce bâtarde, qui s'insinue sous de trompeuses apparences. Elle fait plus d'honneur à la plante qu'au jardinier. Il faut reconnaître

cependant que c'est ainsi que la chose se présente le plus souvent.

Le Camélia est rare dans le quartier Latin ; les femmes y sont trop joyeuses et les étudiants trop pauvres. On en rencontre cependant quelques cas.

J'étonnerai sans doute beaucoup ceux qui connaissent Voyageur, en disant qu'elle vient de faire une excursion au pays des Camélias. Il est vrai que quand on est *voyageur*, il faut tout connaître. Mais elle y est restée un peu longtemps.

Du reste, que ses admirateurs se rassurent. Elle n'est pas perdue pour la patrie. Ca n'a été qu'une toccade, qui a eu un terme comme toutes les toccades imaginables ; maintenant elle... voyage comme auparavant.

Le régime des Camélias n'est quelquefois, m'assure-t-on, qu'un moyen de traitement, une précaution de santé. Marguerite Gautier était poitrinaire, et beaucoup se sont inspirées d'elle.

Trois mois au Camélia sont une ordonnance fréquente du docteur Langlebert. C'est comme les chevaux que l'on met au vert quand ils sont trop fougueux.

« Voyageur de qui ? Voyageur de quoi ? » demandait l'autre jour un jeune homme, au café Molière.

« Commis-voyageur en tisanes, » — répondit à mi-voix une de ces dames, que la discrétion m'empêche de nommer, mais que tout le monde reconnaîtra à cette méchanceté.

Madame Annette est une Camélia fort connue à la Closerie des Lilas. Mais chez elle

c'est une question de forme beaucoup plus qu'e de tempérament. Elle pose pour le camélia comme Rigolette posait pour le pied.

Ce qui la caractérise, c'est qu'elle met autant de soin à s'afficher elle-même qu'à dissimuler son amant, que personne n'a jamais pu connaître. On la voit partout, et toujours elle a soin de se mettre au premier rang.

C'est elle qui ayant lu, dans une boutade du *Figaro*, que ces dames ne se contenteraient bientôt plus de la ceinture dorée, mais prendraient un filet doré, un robe doré, des bottines dorées, arriva au prochain bal de la Closerie dorée de pied en cap. Rien n'était oublié, pas même les jarretières dorées, que tout le monde put admirer; car un des avantages du chahut, c'est qu'on peut faire, en vue du public, sa toilette jusqu'à la jarretière...

Certes, personne en voyant pour la première fois madame Annette ne se douterait de ses prétentions au camélia. Il en est d'elle comme de certains objets dans le salon d'exposition de l'hôtel de la rue Drouot : on les voit de loin et on est attiré vers eux. Il y a bien une inscription : *N'y touchez pas*, mais elle est écrite en minuscules si invisibles, qu'on ne la voit que lorsqu'on a les yeux dessus... et qu'on y a déjà touché.

—

Quelquefois le camélia est une trêve habile, une relâche sagement ménagée au milieu de la tempête. Il a sauvé beaucoup de femmes qui allaient succomber. La manœuvre est adroite, et on assure que Finette est fort expérimentée en cette matière. Mais il faut pour cela un esprit froid et calculateur. Les femmes qui cèdent trop facilement à l'entraînement de leur cœur y sont souvent trom-

pées. Elles ont cru toucher au port, et elles sont rejetées dans la mer orageuse.

C'est ainsi que beaucoup de femmes ont gagné des meubles et que d'autres en ont perdu. Elles avaient trop bon cœur : c'est ce qui a failli perdre Rosalba ; c'est ce qui a perdu Eugénie Malakoff et beaucoup d'autres.

Et puis, le choix est important, et tous les hommes ne méritent pas l'emploi de camélia mâle. Une humeur stable, point inquiète, ni trop vive, et facile à gouverner, est importante. Il faut se tenir en garde contre ceux qui sont trop inflammables. Il vaut mieux que le feu s'allume lentement, mais ne s'éteigne plus. Méfiez-vous des feux de paille !

Les camélias mâles qui offrent le plus de garanties seront toujours :

Un banquier veuf, qui a été fidèle à sa

femme et à qui ses enfants ont interdit un second mariage. — Vous souvenez-vous de Célestin Crevel?

Un négociant retiré des affaires, qui a une tendance prononcée à se retirer aussi de sa famille, composée d'une femme à l'humeur acariâtre, de deux moutards criards et mal mouchés, de deux aînés lycéens, et d'une demoiselle sortie récemment de pension et attendant un mari. — C'est l'espèce la plus difficile à happer, mais c'est la plus sûre.

Il y a bien encore les vieux garçons, fatigués de leur solitude, et qui ont toujours été trop avarés pour avoir eu jamais une jeunesse fort orageuse. Mais, outre qu'ils présentent rarement des garanties assez certaines, ils sont difficiles à vivre ; les embarras et les dégoûts qu'il faut surmonter ne seraient pas toujours payés par l'héritage qu'ils laissent entrevoir. — Ceux-là restent d'ordinaire la proie des cuisinières, des femmes de ménage

et des gardes-malades, plus patientes et plus intéressées.

Méfiez-vous des beaux jeunes gens, surtout quand ils sont blonds, et alors même qu'ils seraient rouges ! Fussent-ils laids, on ne peut faire aucun fonds sur eux. Toutes les femmes qui ont eu la faiblesse de s'y laisser prendre, y ont perdu leur printemps... et leurs meubles.

La plus grande faute que puisse faire une biche, c'est d'être sensible à la jeunesse et à la beauté. Ce sont des préjugés d'éducation qu'il faut laisser au vestiaire avec son cœur, — avant d'entrer. Mon conseil du reste est inutile. — Trop de tendresse est un reproche que l'on a rarement l'occasion de faire à ces dames.

Le camélia est souvent un moyen de réhabilitation, une fin honnête. Alors on vend ses meubles trop riches, on se retire du monde et des affaires. On va vivre à la campagne, ou dans un quartier bourgeois et tranquille, avec un fort honnête homme, à qui l'on tâche de donner le bonheur en échange du calme et du repos qu'il assure à vos derniers jours. On fait le piquet du curé et on couronne des rosières.

Un des exemples les plus brillants en ce genre, à cause du luxe du mobilier que tout Paris a admiré, est celui d'Adèle Courtois. — Consultez la collection du Journal des ventes, mars ou avril 1859.

CHAPITRE VII

VOYAGE DE DÉCOUVERTE A LA RECHERCHE D'UNE BICHE ÉGARÉE

Une toccade de l'auteur pour Henriette Souris. — La brasserie des Martyrs. — Le bal de la Reine-Blanche. — Intérêt qu'il offre à ceux qui font des études de mœurs parisiennes. — Le Beuglant. — Salle d'hiver et salle d'été. — M. Eugène. — Le café Mazarin. — Jules Choux. — Le café Belge. — La grande Anna. — Les exploits de Marguerite de Bourgogne. — Le caveau de la rue Christine. — La Rôtisseuse. — *L'Orgie romaine* et *l'Enlèvement des Sabines*. — Ravel. — Oscar et son ami Roch. — Au bois de Boulogne à trois heures du matin. — L'auteur se guérit de son amour insensé.

C'était à l'époque où j'aimais Henriette Souris. — Il y a longtemps de cela déjà.

— Ce qu'il y eut d'étonnant du reste dans cette circonstance, ce ne fut pas mon amour. Beaucoup de gens avant, pendant et après moi ont aimé Henriette Souris. Ce qu'il y eut de surprenant, dis-je, ce fut la rigueur d'Henriette Souris à mon égard. Ceci sans doute est peu flatteur pour mon amour-propre; — quoique pourtant je n'eusse guère été en droit de m'enorgueillir davantage si Henriette Souris m'eût été plus propice. En pareil cas, il en est un peu comme du soleil, qui luit pour tout le monde.

Ne vous attendez pas du reste, lecteurs attentifs, à ce que je vous fasse des révélations plus intimes. Je n'écris ni mes *confessions*, ni mes *mémoires*. Après Jean-Jacques et Mogador, il faut tirer l'échelle.

Mais enfin *j'en ai pincé* pour Henriette Souris, et je le dis, parce qu'il m'est tout à fait indifférent qu'on le sache, et aussi parce

que, grâce à cette sottise fantaisie, j'ai fait un voyage curieux que je suis prêt à recommencer avec mon lecteur.

Un jour donc, je voulais voir Henriette Souris ; j'avais à lui faire une communication pressante, d'où me paraissait dépendre tout le succès de mon amour. Elle n'était pas chez elle. Eugénie Malakoff n'avait pu m'en donner aucune nouvelle. J'étais tourmenté, j'errais comme un fou sur le boulevard, la demandant à tous ceux que je rencontrais ; — avec un peu moins de volubilité cependant que Finette, quand elle demandait Voyageur chez la Rôtisseuse.

J'eus la bonne fortune de rencontrer Jules. J'étais encore quelque peu naïf, je n'habitais Paris que depuis six mois, et je ne connaissais guère les lieux que fréquentaient ces

dames. Jules se présenta à moi comme un sauveur, et il fut mon guide pour m'aider à trouver cette Souris égarée.

Il était huit heures. Jules me conduisit à la *Brasserie des Martyrs*. C'est un grand café, situé à l'entrée de la rue de ce nom, où se réunissent certains journalistes, un grand nombre de demi-gandins, et enfin la plupart des jeunes premiers qui papillonnent au Casino.

Ces dames, — celles qui ne portent pas trop ample crinoline et n'ont pas à leur robe des queues trop longues, — vont souvent les y rejoindre, pour s'entretenir, soit des splendeurs de la dernière soirée, soit de leurs projets pour le prochain bal; — surtout, pour y apprendre ou y colporter les petits caquetages intimes.

C'est là qu'elles viennent puiser des inspirations pour leurs costumes les plus excen-

triques et les plus singuliers, — là aussi que quelquefois elles méditent un pas nouveau qui doit faire pâlir de jalousie leurs rivales et attirer sur elles l'attention flatteuse de tous ceux qui s'intéressent aux progrès du cancan.

Nous parcourûmes rapidement toutes les tables ; ma Dulcinée n'y était pas.

Jules me dirigea vers le bal de la Reine-Blanche ; il m'expliqua en chemin que ce bal a une réputation particulière dans la bohème parisienne. C'est un lieu où l'on danse peu, où l'on cause beaucoup, fréquenté à peu près exclusivement par les petits jeunes gens dont ces dames font leurs *amants de cœur*, et que certaines susceptibilités des *michés* empêchent d'avoir dans les autres bals un facile accès. C'est là que, quand elles ont des besoins de cœur, elles viennent chercher à les satisfaire.

La camaraderie particulière qui règne dans ce bal en a exclu les étrangers, qui s'y ennui-ent ; mais ceux qui sont curieux de faire des études de mœurs y vont souvent et tâchent de se faire petits pour voir et entendre sans attirer trop d'attention sur eux.

Nous fîmes le tour du bal, où l'on parut nous regarder de mauvais œil. Peut-être se mettait-on en garde contre une démonstration hostile de notre part, ou bien se préparait-on à prendre au besoin l'offensive ; mais quand nous nous fûmes assuré qu'Henriette-Souris n'était pas là davantage, ce qui, malgré mon désir de la trouver, me fit un sensible plaisir, nous nous hâtâmes de sortir.

« Puisque Souris n'est ni à la brasserie des Martyrs, ni au bal de la Reine-Blanche, si

elle n'est pas avec un *miché sérieux*, cas auquel toute recherche serait inutile ! elle ne peut être que dans le quartier Latin, où elle a débuté, et où son amour de la franche gaîté et des folles orgies la ramène souvent, » me dit Jules, qui connaissait de vieille date les habitudes et le caractère de toutes les femmes en réputation.

Il commençait à être tard ; nous nous jetâmes dans un sapin qui passait, en criant au cocher de brûler le pavé. « Au café-concert, rue de Madame, » cria Jules.

Ce café est connu sous le nom peu flatteur de *Beuglant*. Il y a une salle d'hiver et une salle d'été. La salle d'hiver est située rue Contrescarpe-Dauphine.

Je ne connaissais guère alors la vie joyeuse et franche, mais un peu libre, du quartier

Latin; aussi fus-je surtout frappé du bruit qui faillit m'étourdir. Je pus m'assurer plus tard cependant que c'était encore le lieu où la tenue était la meilleure et les apparences les plus convenables.

Le Beuglant d'été est un café champêtre; il vise à la tonnelle: des massifs d'arbustes sont à l'entrée; le théâtre, que l'on aperçoit immédiatement devant soi, est frais et coquet. La gêne est proscrite, chacun se met à son aise, parle aussi haut qu'il lui plaît et comme il lui plaît. C'est ce qui fait le charme de ce lieu bien aéré, où l'on peut respirer la fraîcheur du soir, sans avoir à redouter la perfidie du serein. Personne n'a lieu de se plaindre de la liberté qui y règne, si ce n'est les chanteurs ou chanteuses qui auraient des prétentions à se faire écouter. Quand leur voix n'est pas étouffée par les conversations, elle est couverte par des applaudissements dérisoires, et le brouhaha ne tarde pas à

prendre des proportions formidables dans une réunion aussi nombreuse et aussi républicaine, où tout le monde réclame sa part du bruit. Mais ces messieurs et ces dames semblent en avoir pris leur parti et opposent une insouciance stoïque à l'indifférence ou aux risées du public. Ils causent entre eux ou avec les musiciens de l'orchestre et contribuent souvent pour leur part au tumulte général.

Un étudiant, ami de Jules, nous fit remarquer M. Eugène, un habitué fort assidu, qui depuis trois ou quatre ans n'a pas manqué une seule soirée. Il a loué à perpétuité la deuxième table à droite, tout au pied de la scène. Il est fort bien avec les femmes qu'il appelle toutes par leur petit nom ; mais il a une grande réputation de sagesse ; il se contente de les agacer quand elles sont loin, et de les griffer avec

ses ongles aristocratiques quand elles passent auprès de lui.

Comme Henriette Souris n'était pas là davantage, mon ami dirigea mes pas vers la rue Dauphine, où sont réunis tous les établissements célèbres du quartier Latin.

Nous parcourûmes d'abord le café Mazarin, fréquenté par les étudiants les moins riches. On y joue au billard, on y boit de la bière, on y fait beaucoup de bruit. Les femmes y viennent sans bonnets, et se dispensent des soins de toilette ; il y a un certain nombre d'habituées, familières avec les garçons et les étudiants, qui y passent toute leur existence.

Ce café, qui a une fort belle apparence, est devenu beaucoup trop populaire depuis quelque temps. Un grand nombre de voyous et d'industriels de tout genre s'y sont donné

rendez-vous. On y rencontre plus de marchand d'habits ou de peaux de lapin que d'étudiants, et les étudiants qui y vont ordinairement sont ceux que l'amour immodéré de la bière et du tabac a le plus éloignés de la Faculté et des traditions laborieuses.

Les faces sont hâves et abruties, les vêtements râpés et souillés, d'une excentricité de mauvais goût. Il y a des jeunes gens en bérets qui fraternisent avec des forts de la halle aux larges chapeaux saupoudrés de farine.

J'y ai trinqué une fois avec Jules Choux... Vous ne connaissez pas Jules Choux? Ce que c'est pourtant que la gloire! — Allez acheter des romances à deux sous sur les quais; toutes les fois que vous verrez rimer *brunette* avec *simplette*, soyez sûr que vous lisez une œuvre du grand Jules Choux. Et dire que je l'ai pris pour un maître d'étude en goguette!

Cette population grouillante rassemblée pêle-mêle dans l'immense local, cette lourde atmo-

sphère de respiration, de pipe, de bière et de gaz, font éprouver à l'observateur une sensation souvent désagréable; ce n'est plus guère là du reste que l'on va chercher le quartier Latin.

Nous poursuivîmes nos recherches en allant au café Belge, qui est en face. Le café Belge restera attaché à l'histoire du vieux quartier. L'architecture en est originale et singulièrement propre à ce tapage et ce tohu-bohu qu'affectionne la gaieté de la jeunesse. Il restait ouvert durant toute la nuit, et ne commençait guère à se remplir qu'entre minuit et une heure du matin.

C'est là que pouvaient venir ceux qui voulaient apprécier la licence et la gaieté expansive des mœurs bohêmes. Tous trinquaient ensemble et se grisaient avec un parfait accord, mais un peu bruyamment. Il fallait même une certaine habitude pour être à son aise au milieu de ce tapage assourdissant.

On y rencontrait les étudiants les plus riches et les plus joyeux du quartier Latin. Tous nos avocats et nos magistrats y ont passé, en même temps que les femmes les plus huppées. Beaucoup de ces dames *de l'autre côté de l'eau*, pour employer une locution de la rive gauche, venaient y chercher cette bonne humeur, et ces soupers plus joyeux que coûteux, dont le pays latin a toujours gardé le secret.

On commençait par la soupe à l'oignon, puis venaient les écrevisses et le jambon ; le tout arrosé de bière ou de vin blanc. Au-delà commençait l'orgie !

La grande Anna, une ancienne écuyère du Cirque, y trôna longtemps. C'est là que la belliqueuse Marguerite de Bourgogne fit sa réputation en guerroyant avec tout le monde. On a conservé le souvenir de batailles célèbres ; mais ce n'étaient pas toujours des parades et des exercices. Elles dégénéraient parfois en

lutttes sérieuses, et des conflits regrettables eurent lieu souvent.

Le café Belge a été fermé à deux ou trois reprises; aujourd'hui il est à peu près désert. On y déjeune à 4 fr. 50 c., et on y dîne à 2 f. par tête. — Décadence des grandeurs humaines!

Nous entrâmes encore au Caveau de la rue Christine, une charmante grotte souterraine, tapissée de stalactites. Je vous la décrirais avec plus de détails, si un épais nuage de fumée ne m'eût empêché de distinguer les objets qui m'environnaient. L'œil perçant et exercé de Jules put s'assurer cependant que celle que nous cherchions n'était pas là. Quand à moi, à demi suffoqué, j'avais hâte de sortir.

Nous n'avions pas encore été chez la Rôtis-

seuse, — où se font tous les soupers fashionables et toutes les orgies nocturnes, la Maison Dorée du quartier Latin. Après avoir monté un étage, nous nous trouvâmes dans une sorte de salon peu luxueux, partagé en deux compartiments; la réunion était nombreuse. Les uns mangeaient, les autres buvaient; ce qui abondait sur les tables, c'étaient les beefsteaks, la grosse viande, et les bouteilles de bière. Il y avait aussi quelques coquilles d'huitres et quelques débris de mets délicats, avec quelques bouteilles de champagne.

Chacun s'était mis à son aise; beaucoup d'hommes avaient déposé leurs habits, les femmes étaient entr'ouvertes; on devinait qu'elles avaient jeté beaucoup de choses aux orties. — Tout le monde avait un peu de cette ivresse qui supprime les barrières et dispense de toute gêne. Hommes et femmes riaient, se tutoyaient, s'engueulaient, s'agaçaient, s'embrassaient.

L'impression était peu favorable d'abord ; mais on était bientôt gagné par cette touchante harmonie et cette franchise joyeuse. On enviait ces gens, qui passaient leur vie avec si peu de souci, et on sentait que l'on eût été aise de boire et de déraisonner avec eux.

C'était encore le bon moment. Quand arrivaient trois heures du matin, la scène devenait plus repoussante. Les femmes ivres commençaient à perdre leur charme et tombaient sur les chaises ou sous les tables ; les hommes abrutis se disputaient ou s'abandonnaient à d'interminables et ridicules divagations. Si le dénoûment n'était pas un groupe qui rappelait l'*Orgie romaine* de Couture, c'était quelquefois une bataille analogue à celle qui suivit l'*Enlèvement des Sabines*. De temps à autre, les couteaux étaient tirés et la police obligée d'intervenir.

Cet établissement n'existe plus aujourd'hui.

Il a été fermé par ordre de l'autorité, sans doute à cause de la répétition trop fréquente de ces scènes. Le théâtre de tant de joyeuses orgies et de folles soirées est transformé en hôtel garni.

Nous interrogeâmes Ravel, qui est devenu classique chez la Rôtisseuse, où il sert depuis la fondation; il nous affirma qu'il avait vu Henriette Souris, et qu'elle venait de sortir depuis quelques minutes seulement. Ravel me rappela ces garçons dont parle Murger, abrutis à la fleur de l'âge par les saturnales qui se faisaient autour d'eux.

En sortant, nous rencontrâmes dans l'escalier Roch, qui avait perdu son ami Oscar, et nous lui aidâmes à le retrouver.

Nous nous fîmes conduire au bois de Boulogne. Nous aperçûmes bientôt devant nous

Souris qui faisait des cascades sur un âne, escortée d'un miché à l'air simple et quelque peu benêt.

J'avais fait des réflexions sérieuses pendant cette longue pérégrination. Je n'essayai pas même d'aborder Henriette, et nous regagnâmes notre domicile.

Le lendemain, je fis un sonnet à mon inhumaine. Preuve que tout était bien fini !

CHAPITRE VIII

LA CHASSE AUX HOMMES

La chasse aux femmes. — Naïveté. — La sottise des hommes. — Ce qu'il faudrait faire pour rendre à chacun son rôle. — Eve et Adam. — Les michés. — Les pêcheuses à la ligne. — Les grogueuses. — Les promeneuses sentimentales. — Sur l'asphalte du boulevard. — Les timides. — La chasse en voiture. — Chasseuses de bals. — Les préceptes de Moustache. — Finette et une fricassée de goujons. — Avantages de la collaboration. — Robinson dans son île. — Les vacances de Rosalba et de Fioretta. — Irma et les charbonniers de la rue de Condé.

On a tracé quelque part, je crois, les règles de la chasse aux femmes : les trésors d'esprit et de perspicacité que l'on a dépensés étaient bien naïfs, en vérité ! Ces vieux chasseurs si matois et si experts dans les ruses du métier,

ne se sont point doutés que c'étaient eux qui étaient le gibier. Ils ont cru au triomphe de leur diplomatie, tandis qu'ils sont tombés dans les pièges grossiers qu'on leur tendait! Ces dames ont bien ri, quand ils ont pompeusement annoncé au public le résultat de leurs recherches : un tout petit manuel qui devait transformer les cent mille badauds parisiens en cent mille don Juans, Lauzuns ou Richelieus.

L'amour, a dit quelque part Alphonse Karr, est une chasse où il faut que le chasseur se fasse poursuivre par le gibier.

Ces dames ont admirablement arrangé ce précepte à leur usage. La naïve candeur de ceux qui ont donné gravement les préceptes de la chasse aux femmes leur est un éclatant hommage.

Les hommes sont incorrigibles. Ils ne veulent

pas comprendre, les niais, que ces dames, qui ont un loyer, une toilette, et beaucoup d'autres choses à payer, sans autre capital que leur sexe, ont plus besoin d'eux qu'ils n'ont besoin d'elles. Ils veulent à toute force *faire*, tandis que ce sont eux qui sont faits... et refaits.

—

Si dans les promenades, dans les bals et partout, ils avaient tous assez de sagesse pour ne pas s'agiter inutilement et pour conserver un calme parfait, ils ne tarderaient pas à voir les femmes accourir à eux ; ils n'auraient que l'embarras du choix. Ces dames seraient bien attrapées ; mais chacun rentrerait dans son véritable rôle.

—

On se met en frais pour aborder une femme ; on lui fait des offres gracieuses et coûteuses, toujours par une conséquence de cette méprise déplorable.

Si l'on se renfermait dans la réserve que je conseille, ce seraient ces dames qui offriraient un dîner ou des rafraîchissements aux messieurs qui paraîtraient avoir quelque consistance. Il est bien juste qu'elles fassent ces premières avances, en vue du résultat important qu'elles poursuivent.

Ceci n'est pas aussi singulier, ni aussi ridicule qu'on le croirait au premier abord. Il y aurait sagesse à se défaire du sot préjugé de la civilisation qui a interverti les rapports de l'homme et de la femme. C'est Eve qui a offert la pomme à Adam.

L'habileté de la manœuvre de ces dames consiste donc à se faire suivre et poursuivre.

Pour elles tous-les hommes, et elles ne désignent ainsi que ceux qui portent un chapeau de soie, un habit et des gants, tous les

hommes sont des *michés* qui se divisent en deux catégories, les *michés sérieux* et les *michés de carton*; c'est-à-dire ceux qui donnent de l'argent et ceux qui n'en donnent pas.

Il va sans dire que ce n'est qu'aux premiers qu'elles chassent.

Il y a les *indolentes*; qui s'asseoient dans un fauteuil aux Champs-Élysées, au jardin des Tuileries ou au jardin du Luxembourg. Comme les pêcheurs à la ligne, elles attendent patiemment que quelque victime vienne mordre à leur asticot discret. Ce sont ordinairement les mieux élevées, celles qui aiment la conversation. Souvent elles ont un livre pour se donner une contenance et pour fournir une entrée en matière.

D'autres paraissent fort affairées et brodent, avec leurs doigts mignons, quelque objet de fine batiste.

Quelques-unes sont rêveuses et pensives.

Toutes celles, du reste, de cette catégorie affectent un air honnête. Elles savent que le vice assaisonné d'un peu de vertu est un plat de gourmets. Aussi, abordez-les, elles vous parleront de leurs parents, et, si elles ont un âge grave, de leur mari. Le chasseur n'en est que plus entreprenant ; on parle longtemps ; chaque minute a son prix, chaque résistance vaut de l'or.

Les *grogueuses*, ainsi nommées à cause de la consommation qu'elles affectionnent, envahissent de bonne heure, en été, toutes les tables extérieures de certains cafés des boulevards, où elles exercent plus particulièrement leur industrie. Elles se ménagent ainsi pour commensaux tous les messieurs qui n'aiment pas à être renfermés, et ils ont trop de galanterie pour que la conversation ne soit pas bientôt engagée.

Les *promeneuses mélancoliques* qui errent languissamment dans l'allée des Marronniers aux Tuileries et dans l'allée des Soupirs au Luxembourg. Celles-là cultivent les Russes affamés de sentiment, ou les petits jeunes gens récemment débarqués de province.

Leurs affaires ne sont pas les plus mauvaises ; on ne marchandé jamais avec une femme qui vous récite la *Chute des feuilles*, et c'est un luxe que ne se passent que les gens riches. Elles se disent souvent poitrinaires, elles acceptent vos *consolations* avec celles de Sainte-Beuve. Au besoin elles peuvent réciter quelques pages moitié cyniques, moitié mystiques de *Volupté*, abrégeant ou allongeant leurs citations suivant l'effet qu'elles produisent.

Aussi, ont-elles beaucoup d'appétit et sont elles fort altérées, surtout à l'heure du dîner

Il en est qui ne quittent pas l'asphalte des

boulevards des Capucines et des Italiens. Elles se promènent à grands pas à travers la foule ; leur mise est riche, mais quelque peu excentrique. Elles regardent avidement autour d'elles et semblent passer en revue ceux qui les entourent. On pourrait les prendre pour des étrangères récemment débarquées sur le sol parisien, et prêtes à accepter le bras de quiconque s'offrirait pour être leur cavalier ou leur interprète. Rien de plus majestueux que leur marche ondoyante, rien de plus provoquant et de plus voluptueux que le brusque coup de croupe avec lequel elles se retournent ou s'arrêtent dans leurs rapides évolutions,

Elles se promènent rarement sans rencontrer ce qu'elles cherchent ; seulement il leur faut beaucoup de flair pour savoir quand il faut accepter ou refuser les offres de service.

D'autres, plus timides, vaguent au hasard,

sans se renfermer dans un cercle bien précis. Elles s'exposent à beaucoup marcher inutilement. Elles ne savent pas toujours prendre un air assez remarquable, ou bien elles sont suivies par de petits jeunes gens plus timides qu'elles, qui rougissent à chaque fois qu'elles se retournent et n'osent les aborder.

Les variétés sont infinies, je ne puis les énumérer toutes. Elles remplissent les rues, les promenades, les passages. Souvent nos chasseresses font *buisson creux*, et rentrent harassées de fatigue. Elles sont vexées surtout, quand quelque chasseur timide ou quelque jeune homme pauvre... mais honnête leur a fait perdre leur temps.

Les heures les plus propices pour cette chasse sont de quatre à six heures. Il y a des gens qui n'aiment pas dîner seuls.

Ou encore de huit à onze heures.

Quelques-unes chassent la grosse bête. On les rencontre au bois, en voitures découvertes. Il y a une place vide à côté d'elles, le marche-pied n'est pas trop élevé, le cocher modère ses chevaux. Il est à l'heure !

Si quelque jeune homme, ennuyé de sa solitude, a la hardiesse de demander l'hospitalité, on la lui accorde ; mais il lui faut payer les frais de la promenade, et quelquefois le cocher est pris depuis le matin. Huit ou dix heures de remise pour commencer, cela peut être désagréable ; c'est jeter, sans métaphore, l'argent par les portières ; aussi, est-ce la pierre de touche. Si le cavalier paie gracieusement, on poursuit ; s'il fait la grimace, on le *planche*...

y a les chasseresses de bal. Celles qui

dansent comptent sur la beauté de leurs mollets et sur la souplesse de leurs hanches pour enflammer les spectateurs.

D'autres se promènent et tâchent de lier conversation. A la Closerie, on danse ; au Casino ou à Mabile, on se promène et on accepte des rafraîchissements.

Moustache, qui a débuté en Diane chasse-resse, a résumé en préceptes les règles de la chasse aux hommes. Les voici tels qu'ils courent dans le quartier Latin.

Dans la dèche quand tu seras
Mets ta robe à triple volant.
Et laissant retomber les bras
Marche mélancoliquement.
Les chaînes d'or tu lorgneras
Et les hommes de quarante ans.
D'un doux sourire accueilleras
L'offre d'un rafraîchissement.
Un léger pleur tu verseras
En contant tes égarements.

Bouquets, voiture accepteras
Et plus encor, s'il a des gants.
Mais surtout tu te garderas
De l'amour d'un étudiant.
Toujours d'avance exigeras
Qu'il fasse tinter son argent.
Sinon tu le balanceras...
On ne vit pas de l'air du temps.
Avant tout, tu te souviendras
D'un précepte très-important :
C'est qu'entre Russe et Auvergnat
La plus habile se méprend.

Malgré le dédain de Moustache pour les petits jeunes gens, qu'ils ne se découragent pas. Beaucoup de ces dames les accueillent fort volontiers. Finette, qui se livre quelquefois au délassement de la chasse, en fait un grand cas. N'est-ce pas elle qui disait un jour qu'elle aimait mieux pour dîner une fricassée de goujons qu'un saumon tout seul ! C'est comme pour faire un

vaudeville : la collaboration offre les plus grands avantages ; elle ressemble à un pique-nique où chacun apporte un plat. D'où Finette conclut qu'il ne faut mépriser personne... pas même les nègres.

Si beaucoup de ces dames, comme Robinson dans son île, vivent du produit de leur chasse et n'ont pas d'autres moyens d'existence, quelques unes cultivent cet exercice par plaisir, par délassement. C'est ainsi que Rosalba et Fioretta, les deux inséparables amies, se promènent souvent sur les boulevards du Temple ou Saint-Martin, en costume de grisettes, et se font offrir un dîner au Cadran-Bleu par quelque *calicot* ingénu. C'est ce qu'elles appellent leurs jours de vacance. Les Russes sont bien riches... mais bien ennuyeux.

Irma, comme chacun sait, est née dans un canot à Amiens. C'est dans les canots qu'elle a passé sa première jeunesse, jusqu'à ce qu'un roulis favorable l'ait poussée vers le quartier Latin.

Irma, à son début, prenait peu de part aux divertissements du bal ; elle se prétendait plus habile que les autres, et s'acharnait à tous ceux qui, au Prado ou à la Closerie, avaient un air quelque peu étranger. Elle se méfiait des étudiants aussi légers de bourse que de caractère, et croyait que les gens graves étaient bien plus sûrs. Que de fois n'a-t-elle pas été trompée, et n'a-t-elle pas pris des Valaques, fort nombreux dans le quartier Latin, mais qui ont une mince réputation de générosité, pour des Anglais ou des Américains.

Un jour, entre autres, elle avise un homme à la mise assez singulière, à la figure noircie, mais brune, qui avait l'air fort stupéfait de tout ce qu'il voyait et semblait craindre

d'adresser la parole à personne. Elle trouve moyen de l'aborder. Il lui répond dans une sorte de charabia peu intelligible. Bon augure ! Irma, qui depuis longtemps cherchait un Russe, croit enfin avoir trouvé l'objet de ses vœux. Elle ne le lâche plus, elle s'attache intrépidement à lui, et les étonnements où il tombe à chaque instant, la difficulté qu'il met à s'exprimer, tout la confirme dans son illusion.

L'homme avait l'air encore plus étonné que fier de sa belle conquête. Irma lui demande de la reconduire, puis un scrupule lui vient : sa chambre est trop misérable ; elle n'osera pas y recevoir une personne aussi distinguée. Le soi-disant Russe lui avait dit qu'il demeurerait rue de Condé. Irma le prie naïvement de lui montrer ses appartements. Notre boyard répond avec modestie qu'ils n'ont rien de beau. Irma insiste. Il se résigne.

Arrivés rue de Condé, on ouvre une petite

porte basse... c'est peut-être une porte secrète. Le cœur d'Irma lui bat à tout rompre ! Le *miché* allume une lanterne, et Irma aperçoit... sacs de charbon, piles de bois, crochets, bascules, tout l'attirail d'un charbonnier.

— Mais vous n'êtes donc pas Russe ?

— Moi, ma belle dame, che chuis Auvergnat, du fin fond de l'Auvergne. Mais vous êtes bien cholie ! Chi vous voulez vous achoir, ajouta-t-il en avançant un tabouret.

Sa colère passée, Irma s'en tira en fille d'esprit : — Très-bien, mon ami ! vous me monterez demain deux cents de bois... et surtout qu'il soit sec !

Irma, depuis cette aventure, a renoncé aux conquêtes étrangères et ne songe plus à reculer ses frontières. C'est maintenant une danseuse intrépide, qui rivalise avec Camille, Annette et Voyageur.

CHAPITRE IX

L'AMOUR DE CES DAMES

Les bibelots de l'amour. — Rosalba et le comte de S... — Assaut d'une femme. — Procédé russe. — Ce qu'Alida appelle *donner son cœur en échange du vôtre*. — Procédé cosaque. — Les timides. — Demandez à Malakoff.

Les hommes, on a déjà pu le voir, apportent beaucoup de niaiserie dans leurs rapports avec ces dames ; ils paraissent les prendre au sérieux et jouent à l'amour beaucoup moins cavalièrement qu'elles. Ce sont eux qui paient, et on dirait vraiment qu'ils ont été achetés. Ils sont d'une soumission, d'une prévenance, d'une fidélité admirables. Ces dames se mettent à leur aise ; elles commandent, elles se fâchent, elles règnent, elles

usent et abusent de ce titre de maîtresse qu'ils leur ont laissé prendre. On reconnaît bien là le sexe faible, éternellement esclave, éternellement opprimé.

Pour s'acquitter à l'égard de leurs amants, elles ont un moyen facile; elles leur prodiguent les mèches de leurs cheveux, les fleurs de leurs bouquets, les chinoiseries de leurs étagères, tout cet attirail enfin des bibelots de l'amour, qui peuvent avoir quelque valeur quand il s'agit d'un sentiment respectable, mais qui ne sont que ridicules dans la matière qui nous occupe. Il faut voir cependant avec quelle béatitude nos benêts les reçoivent et les couvrent de leurs baisers, et avec quelle fatuité ils les conservent précieusement.

Au bibelot se borne la reconnaissance et la fidélité des femmes. Il faut avoir assez de philosophie pour s'en contenter.

« Tout bibelot vient du cœur, » a dit Rosalba, en donnant une des épingles de son corsage au comte de S..., quand il l'a remise pour la seconde fois dans ses meubles. Rosalba depuis a oublié le comte de S... dans l'enivrement des cancans effrénés ; lui conserve précieusement la modeste épingle, et il la regarde toutes les fois qu'il est tenté de mettre dans ses meubles une femme qu'il aime ou qui l'aime.

—

Mais j'ai commencé par la fin, et mon lecteur impatient réclame de mon expérience le moyen de mettre une femme en demeure de donner des bibelots de son amour.

J'oubliais en effet que beaucoup de gens en étaient encore là. Le moyen est tout simple cependant ; il suffit, quand vous rencontrez une femme, de lui offrir votre cœur sous la forme d'une parure de diamants, sur un pla-

teau d'or. On accepte toujours des offrandes aussi... honnêtes que celle-ci, et on a trop de délicatesse et de politesse pour ne pas donner en retour ce qu'Alida appelle *son cœur en échange du vôtre*, au moins pour une fois.

Ce système, que l'on appelait autrefois le procédé anglais, et que l'on appelle maintenant le procédé russe, est coûteux, mais sûr. Il dispense de tout préambule, de toute présentation, et même de tout esprit et de toute politesse.

A ceux qui redoutent la concurrence, à ceux qui sont plus riches de vaillance que de louis, quel conseil donnerai-je bien ?

Plus d'un les engagerait à renoncer, ou tout au moins à venir au quartier Latin. Allons donc !

N'y a-t-il pas le procédé cosaque qui n'est

pas le moins sûr et qui ne demande qu'un peu de hardiesse ? On ne peut l'employer dans un bal ou dans un lieu public ; il veut le tête-à-tête. La première chose à faire est de se rendre chez la personne pour laquelle on brûle (1).

Vous vous présentez poliment, car avant tout il faut être reçu. Une fois introduit, au lieu de rendre la divinité propice à vos désirs, tâchez de l'irriter ; elle se fâche. Conservez votre flegme et votre impertinence ; alors elle vous engueule, et vous êtes le maître de la situation. Quand une femme a engueulé et qu'on a supporté son courroux, elle se rend à discrétion ; de même qu'une abeille,

(1) Le registre exact des noms et des adresses de ces dames est tenu par les préposés au vestiaire du Casino, de Mabille, du Château-des-Fleurs et de la Closerie des Lilas. Il est communiqué à tous ceux qui désirent le consulter.

quand elle a piqué, laisse son dard dans la blessure.

Je ne saisi c'est là de l'homœopathie, mais je sais que le succès est infaillible. Il le serait de même à l'égard d'une femme du monde, si elle n'avait la ressource de vous mettre à la porte dès les premiers mots ; mais il n'y a rien de tel à redouter avec ces dames.

Quant aux timides qui, eussent-ils le cœur enchâssé de pierres précieuses, n'auraient pas même la hardiesse de se laisser prendre, je désespère d'eux, à moins qu'ils ne soient très-riches et qu'on le sache ; ou qu'ils n'aient la chance de rencontrer quelque Mimi affamée de camélias.

La première règle est l'audace. Un seul assaut suffit, et il n'est pas de forteresse inexpugnable. — Demandez à Malakoff. On l'a bien prise, elle ! — et souvent !

CHAPITRE X

LE STYLE, LA CONVERSATION ET LES MANIÈRES DE CES DAMES

Une collection d'autographes. — Précautions nécessaires avant de prendre un amant. — La cote de ces messieurs. — Les Anglais. — Les Russes. — Les Américains. — Les Espagnols. — Les Italiens. — Les Valaques. — Les petits noms usités par ces dames. — Le langage de ces dames.

M. de Talleyrand ne demandait que quelques lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre. On ne pend pas les femmes ; mais je crois qu'une lettre d'elles suffit pour faire connaître celle qui l'a écrite et même pour les révéler toutes un peu. J'ai eu souvent occasion de fureter parmi plusieurs correspondances féminines et j'en ai toujours été

édifié. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut prendre de l'expérience et acquérir la science parfaite du cœur humain. On devrait faire de cette étude le complément de toute bonne éducation.

Il n'y avait à relever dans les lettres de ces dames que des fautes de langage ou d'orthographe et des bizarreries de calligraphie, il serait puéril de s'y arrêter. Un récent exemple nous a enseigné du reste l'indulgence à cet égard, et nous a montré que la célèbre madame Récamier n'écrivait guère mieux qu'une grisette.

Mais il est telle lettre qui nous fait mieux connaître certaines mœurs et certains caractères, qu'une longue analyse. La matière est vaste. Je serai bref. Je n'arracherai que deux lettres de mon portefeuille. C'est bien assez d'indiscrétion, et je ne veux pas augmenter nombre de mes belles ennemies.

Car ces lettres, comme tout ce qui m'a servi

à composer ce livre, sont parfaitement authentiques.

La première montrera comment ces dames, même les plus honnêtes, ne cèdent jamais à l'entraînement du cœur aveugle, et comment, quelque négligée qu'ait pu être leur éducation, elles savent toutes faire une addition, au besoin même une multiplication. Par amour de la couleur locale, je respecte scrupuleusement l'orthographe.

Paris, 12 avril 1859.

« Monsieur,

« J'ai réfléchi à ce que vous m'avez demandé hier ma position de ce moment-ci est très précaire et quand je prendrait un amant, ce que sa position lui permettra de me venir en aide comme vous m'avez dit que vous étiez

chez vos parans je pense bien quil ne vous donne pas de quoi venire en aide a une femme je regrete Monsieur d'être dans cette position et de ne pouvoire avoire un amant sant zi mettre des conditions cependant si vous voulez me faire réponse voilà mon adresse mademoiselle V..... 33 rue notre dame de lorette.

« Je vous salue T..... V..... »

—

L'autre lettre que je veux citer, me semble un chef-d'œuvre du genre.

Mon petit homme,

« Tu doit bien m'en vouloir de ne pas t'avoir encore écrit. Je te dirai que je suis très-malade et que je n'ai pu me rendre chez moi. Si tu était bien gentil en pareille cas tu n'abandonnerais pas ta petite femme. Tu sais mon

petit homme que je n'ai plus un sou et que ton petit bêtête ne peut pas rester sans espèce. Tu doit le savoir.

« Pour le moment, je suis chez une de mes amies qui est venu me chercher, vu que je ne pouvais pas t'écrire de venir me chercher chez ma mère. Je te dirais que je mesuis bien ennuyer de ta vue que je suis habitué de te voir tout les jours. J'espère que tu m'aimes toujours et que tu ne me te pas trop ennuyer de moi. Je te prierai de rendre réponse à la personne que j'envoie pour que je puisse m'en retourner.

« Je n'ai pas écrit a mon ancien amant, puis que tu ne le veut pas et que je tai promis fidelité, et je te tiendrai parole. Tu vois, mon petit homme, ce que sont les bals. Je crois que je vais avoir une fluxion (*sic*) de poitrine. Envoie moi un peu d'argent et atend moi a 5 heure se soir pour dîner. Je conte sur toi pour m'en retourner. si tu en as reçu envoie

m'en pour un chapeaux parce que je suis du côté de ma modiste.

« Et nous sortirons pour me distraire un peu se soir. Car j'ai eu des chagrins depuis que je ne tai vu, mon chien chéri. Je suis en attendent ta réponce et j'espère quelle sera bonne, que tu ne me laisseras pas dans l'embaras. Tu à un trop bon petit cœur pour abandonner ton chien que tu dis bien aimer.

• Je ne parle plus du tout et souffre beaucoup. Rend reponce a la femme de mon amie. Je t'aurais bien envoyer mon amie elle-même mais je n'ai pas assez confiance en toi pour cela. Je suis en atendent ta petite femme qui t aime plus que tu ne croit.

« Ton Emma. »

—

Peut-être n'est-il pas complètement inutile de dire rapidement les circonstances dans lesquelles fut écrite cette lettre.

Emma, en revenant du bal masqué du Prado, où elle était allée seule, dit à son amant, — à qui elle avait juré *fidellité*, — qu'elle venait d'apprendre que sa mère, — qui demeurait à Versailles, — était gravement malade, et lui demanda la permission de l'aller voir... avec l'argent nécessaire pour ce voyage. — C'est quelques jours après qu'elle écrivit l'épître que nous venons de citer. Cette lettre ne reçut pas une réponse *satisfaisante*. — Emma, malgré sa maladie et son manque d'argent, arriva le lendemain à six heures du matin chez son amant, au sortir du bal de la Porte-Saint-Martin, en costume de *bébé*, accompagnée de son amie en *folie*. Elle lui demanda immédiatement une plume et de l'encre, et, devant lui, écrivit à sa mère, rue Cadet.

Rigolboche, ces lettres, et tout ce que nous avons cité, ont pu donner au lecteur un aperçu des manières de ces dames.

En public, elles posent ou se débraillent; en particulier, c'est bien pire encore.

Elles savent peu, en général, se donner un parfum de bonne compagnie. Elles ne ménagent guère les illusions de ceux qui ont des bontés pour elles.

Il est vrai que beaucoup les aiment ainsi. Ce sont leurs manières qui déteignent sur les gens avec qui elles vivent, bien plus que les manières de ceux-ci ne les élèvent et ne les polissent.

Tous ces messieurs sont cotés sur les carnets de ces dames, comme les valeurs à la Bourse. Elles ont parfois entre elles des conversations sérieuses pour régulariser la cote de chacun en comparant leurs renseignements.

Un homme vaut tant; il y a des hausses et des baisses; il y a aussi des non-valeurs.

Les valeurs neuves sont les meilleures;

quand un coupon a passé entre les mains de plusieurs femmes, le dividende diminue. Il n'en est pas comme des billets de banque, qui sont toujours aussi bons, fussent-ils en débris.

C'est là un agio sur lequel la loi ferme les yeux, et que quelques hommes spirituels ont appelé la *Traite des blancs*, ou encore la *Bourse aux pigeons*. Il n'y a pas de tourniquets, et la coulisse est tolérée.

J'ai eu entre les mains une cote faite avec beaucoup de soin, où figuraient nominale-ment, inscrits par rang d'ordre et de valeur, tous ceux qui sont un peu connus pour leurs excursions dans le dandysme parisien. J'y ai u beaucoup de noms illustres, qui sans doute ne soupçonnent pas un tel honneur, et en seraient peu satisfaits.

On comprend que de tels documents ne puissent pas être publiés; mais s'ils sont retrouvés dans un autre siècle par quelque

fureteur, ils pourront fournir l'occasion d'une étude curieuse.

Les Russes ont détrôné les Anglais. On accuse ceux-ci de faire des économies, et on les traite d'*Anglais de Montmartre*.

Le rêve de toute femme qui débute, ce sont plusieurs boyards.

Il y a bien les Américains; mais les *métis* sont nombreux, on court des chances. Les Russes sont plus sûrs.

Les Espagnols ont le sang trop chaud. Ils sont fort exigeants, et depuis que le Pérou leur a échappé, ils ne sont pas toujours fort généreux. Il y a plus à perdre qu'à gagner avec eux.

Les Italiens, depuis quelque temps, se sont tous engagés sous les drapeaux de Garibaldi. Ceux qui sont restés fréquentent le bal de la Reine-Blanche. Or, on sait que c'est

là que ces dames vont dépenser leur argent, non en chercher.

Les Valaques ont près des femmes une grande réputation de duplicité et de mauvaise foi. Toutes celles qui en ont connu prétendent n'avoir jamais vu la couleur de leur monnaie. Aussi elles les évitent et les ont placés au premier rang des *michés de carton*. Voulez-vous mettre en fuite une femme, vous n'avez qu'à lui dire que vous êtes Valaque.

—

Les noms de tendresse les plus fréquemment employés par les femmes sont *mon chien* ou *mon chat*, ce qui s'explique par l'affection particulière qu'elles ont pour ces animaux. D'autres vous appellent *mon bibi*; celles-là me donnent particulièrement sur les nerfs.

Il était réservé à Rigolboche d'introduire dans le dictionnaire de l'amour un terme plus

franc et plus cynique. C'est le nom d'un poisson fort honnête, comme l'ont prouvé tous les naturalistes, et indignement calomnié par des gens qui valaient moins que lui.

Si le langage familier de ces dames n'est pas toujours convenable ni bien sonnant, elles ont quelques locutions pittoresques et imagées.

« Ce n'est pas avec moi qu'il faut faire tes manières et ta grande dame, » disait un jour Euphémie à Blanche. « Va! je sais d'où tu viens, je sais par où tu as passé; je connais tous tes numéros. »

CHAPITRE XI

CHIENS ET CHATS

Pourquoi ces dames ont des chiens ou des chats, ou des chiens et des chats. — Pourquoi n'en auraient-elles pas ? — Les petits chiens roquets et les chiens de dames. — Constance M... et Finette. — Décadence du goût. — Les chiens de ces dames sont-ils des chiens de garde ou des chiens de luxe ? — Elisa la Molle. — Le bal de la Reine-Blanche. — Rigolboche. — Juliette. — Ernestine. — Il faut laver son linge sale en famille. — Comment quelquefois on distingue ces dames. — Mathilde Pyrame et Berthe Thisbé. — Conséquences de la cherté des loyers. — Ingratitude des femmes. — Pauline l'Arsouille. — Eugénie Malakoff et Henriette Souris. — Voyageur et Angéline. — Rosalba et Fioretta. — Marguerite de Bourgogne et Juliette.

Quelques-unes de ces dames ont des chiens ; quelques autres ont des chats ; d'au-

tres ont un sérail composé de chiens et de chats.

Quant au motif de la prédilection de ces dames pour ces animaux familiers et amis de l'homme, je ne vous les dirai pas.

Et pourquoi d'ailleurs ces dames n'auraient-elles pas, tout comme vous pouvez en avoir, des chiens et des chats? Il faut bien aimer quelque chose... ou quelqu'un.

Si les chiens sont toujours petits et ont toujours la prétention d'être mignons, ils ne sont pas toujours jolis; beaucoup appartiennent à une race métisse demi-barbets et demi-roquets, aux poils longs et sales.

Il y a en compensation une race de chien mignon, de la famille des Kings-Charles par

les mâles, noirs ou couleur de feu, aux poils longs et soyeux, ronds et jolis, que l'on a appelés avec raison *chiens de dame*.

J'ai cru longtemps que la cherté des chiens, de même que la cherté des loyers, était la seule cause de la diversité des chiens de ces dames, et que l'on se contentait d'un petit chien roquet de même que d'un cinquième étage, comme pis-aller. Ce qui m'avait confirmé dans cette opinion, c'est que l'on m'avait assuré que Constance M., après avoir eu un chien de dame, puis un petit chien roquet n'avait plus qu'un chat maintenant. Mais on m'a fait observer que la même chose a eu lieu pour Finette, qui est toujours au premier étage. C'est donc alors que, comme en littérature, le goût se corrompt... avec le temps.

On discutait l'autre jour la question de sa-

voir si les chiens de ces dames étaient des chiens de garde ou des chiens de luxe. Arthur, qui, malgré la crânerie de son nom, a une réputation de simplicité, soutenait que ce devaient être des chiens de garde, puisque le chien de Melina couchait toujours dans la chambre de sa maîtresse, au risque des inconvénients qui pouvaient en résulter. Mais Elisa la Molle, du quartier Latin, qui se trouvait présente, sans prétendre cependant que ce soient des chiens de garde, soutint que ce n'étaient pas des chiens de luxe, et qu'elle se passerait de beaucoup de choses, même des plus nécessaires, plutôt que de se passer de son chien.

—

Rigolboche n'a ni chien ni chat, mais elle va souvent au bal de la Reine-Blanche.

Moins souvent cependant que Juliette, qui est une des habituées.

On n'y a jamais vu Ernestine, qui... Pour

moi je l'en estime ; il y a des femmes qui savent faire leurs affaires et trouver leur plaisir chez elles. Il vaut toujours mieux laver son linge sale... dans sa cuisine, quand il y a quelqu'un dans la chambre à coucher. C'est Napoléon le Grand qui l'a dit.

(Le chien d'Ernestine s'appelle Ferdinand.)

On m'a assuré que l'on distingue beaucoup de ces dames, en ajoutant à leur nom celui de leur caniche. Par exemple, les deux Mathilde du quartier Latin, car on n'a pas toujours le temps d'employer une périphrase pour dire si c'est la brune ou la blonde que l'on veut désigner. J'ai cru que tel était aussi le cas d'une autre Mathilde bien connue au Casino sous le nom de Mathilde Pyrame ; mais j'ai su depuis qu'elle habitait avec une de ses amies que l'on appelle Berthe Thisbè. Je me suis rappelé la touchante histoire ra-

contée par Ovide, que j'ai traduite en quatrième, et que l'on colporte dans les campagnes sous forme de complainte, avec un coloriage de chez Pellerin.

Beaucoup de ces dames habitent ensemble. Les loyers sont si chers, et puis il est si triste d'être seul ! La vie est un désert. Seulement cela est l'occasion de beaucoup de caquetages, de beaucoup de scènes violentes et de ruptures. Tous les caractères ne peuvent pas s'accorder.

Pauline l'Arsouille, qui faisait l'autre jour à la Closerie une tartine sur l'ingratitude des femmes, en sait bien quelque chose, elle qui, pendant six mois a nourri, logé, entretenu... Enfin, la reconnaissance est un mythe : il y a longtemps qu'on l'a dit.

Henriette Souris s'est séparée d'Eugénie

Malakoff, Voyageur d'Angelina; et des nuages commencent à s'élever entre Rosalba et Fiorretta, entre Marguerite de Bourgogne et Juliette.

CHAPITRE XII

LE DESSOUS DE LA CRINOLINE

Ces dames au restaurant — Ces dames chez elles.
— Comment, après un souper à la Maison-Dorée, on peut fort bien dîner avec un plat de haricots rouges. — L'intérêt de ces dames à pousser à la consommation. — Les cheveux de ces dames. — Le prix des cheveux de Juliette l'Écaillère. — Les rapports de ces dames entre elles. — Quand on n'a pas de logement. — Quand on n'a pas de toilette. — La mère Michon. — *Aller passer une saison à la campagne.* — Les crémeries. — Les petites industries de ces dames. — Les multiplications d'une demi-tasse. — Histoire de Fanny. — La famille de ces dames. — Les *bonnes* mères et les *braves* mères. — Ce que l'on voit à la *Closerie des Lilas*. — Les frères de ces dames. — Un drame terrible.

Les crinolines de ces dames sont amples et larges; elles ne peuvent tenir dans leurs

équipages capitonnés; il y en a tout plein un cabinet du Moulin-Rouge; elles sont recouvertes de riches falbalas. Aussi tout le monde appelle celles qui les portent *Madame* gros comme le bras. Et honni soit qui mal y pense!

Elles savent parfaitement du reste soutenir leur importance et leur dignité. C'est surtout au restaurant qu'elles sont belles. Toutes, comme Henriette Souris, ne composent pas la carte de leur dîner de beefsteaks saignants et de côtelettes aux pommes. Elles ne savent rien trouver d'assez délicat ni d'assez cher. Elles demandent de tout, goûtent à tout, gaspillent tout. Elles semblent prendre plaisir aux additions colossales.

On dirait qu'elles sont habituées à vivre de nectar et d'ambrosie, et que leurs estomacs délicats ne peuvent rien supporter de grossier.

J'ai entendu souvent des gandins, qui se

prétendaient experts en tout ce qui concernait ces dames, prouver physiologiquement leur faiblesse de constitution et la nécessité pour elles d'une nourriture fine et légère.

Je ne puis que souhaiter à ceux qui nourrissent ces illusions, d'être invités sans façon chez quelqu'une d'elles. Si, ce jour-là, ils ne peuvent pas faire une étude gastronomique, ils pourront du moins jeter les fondements d'une excellente étude de mœurs. Ils verront comment des estomacs qui, la veille, ont trouvé trop grossière la carte de Vachette ou de la Maison-Dorée, peuvent fort bien digérer le lendemain, en *catimini*, quelque charcuterie froide ou quelque légume vulgaire, arrosés d'une carafe d'eau qui n'est pas frappée.

Sije désignais une Mathilde, — il y en a tant que cette allusion ne peut pas être indiscreète, — comme l'héroïne de certains haricots rouges,

je sais bien qui m'arracherait les yeux. Mais enfin ces haricots sont tellement l'histoire intime de toutes ces dames, qu'il y aurait de la cruauté à faire une personnalité à ce sujet.

Ce que je blâme, ce n'est point leur sobriété et leur simplicité chez elles, mais ce sont leurs exigences et leurs dédains superbes quand elles sont en public.

Il est vrai que beaucoup des chefs des établissements qui ont le privilège d'être le rendez-vous de tous les gens en bonne fortune et de tous les dandys qui ont de l'argent, font à ces dames des remises sur le solde de la carte. Ceci explique en partie pourquoi elles sont si intrépides à faire courir les consommations.

L'intérieur de ces dames pourrait être le sujet de tout un livre, qui abonderait en cu-

rieux détails de mœurs. Je n'effleurerais que rapidement un sujet aussi délicat. Je ne veux pas arracher la poétique auréole dont la fantaisie a couronné ces têtes... *si chères*.

Sans cela, je consacrerai un long chapitre à leur chevelure. Je commencerais par cette observation profondément vraie, que, toutes, elles ont de faux cheveux. Il y en a qui n'ont jamais eu de cheveux, à la vérité; mais celles qui en ont commencent par les vendre. Ensuite elles s'en font acheter chez Marquis, par un Russe complaisant, à qui elles avouent sincèrement les rigueurs de la nature à leur égard.

C'est un détail qu'elles cachent soigneusement à tous les autres. Bien que les splendides chevelures brunes ou blondes que nous admirons soient pour la plupart composées de cheveux d'occasion, ces dames en sont fières.

C'est qu'elles savent le prix qu'elles ont coûté.

Un jour que Juliette l'Ecaillère s'était endormie sur mon canapé, je voulus la réveiller. J'eus recours pour cela à un moyen assez enfantin. Je me mis à arracher quelques-uns de ses beaux cheveux. Mon opération ne parut troubler nullement son sommeil. « Dieu ! me disais-je, étonné de ce calme inconcevable, il faut que la sensibilité du cuir chevelu de cette chère enfant soit aussi endurcie que celle de son cœur ! »

Mais tout à coup, se réveillant en sursaut à un mouvement un peu brusque de ma part :

« Que fais-tu ? » s'écria-t-elle, « laisse donc mes cheveux, ils coûtent 85 fr. ! »

Ces dames s'aiment fort peu entre elles ;

elles ont fort peu de sentiments charitables l'une pour l'autre et se déchirent à qui mieux mieux.

Est-ce rivalité? est-ce jalousie? Je n'en sais rien. Ou bien, est-ce encore que, se connaissant mieux, elles se rendent mieux justice?

Ces petites haines sont sournoises et secrètes. On se caresse en public, on fait patte de velours, on s'associe réciproquement à ses petits bonheurs et à ses petites infortunes. Mais aussitôt que les crinolines sont tournées, approchez-vous, et vous verrez paraître les griffes acérées.

Ceci est assez avantageux pour quelqu'un qui veut faire un livre comme le mien et qui ne craint pas d'accumuler les méchancetés. Il n'a qu'à ouvrir les oreilles et à écouter. A travers beaucoup de récriminations banales et d'injures grossières, il découvrira infailliblement des traits qui lui seront utiles.

Je crois avoir fort peu d'indulgence. Et si jamais ces dames soulèvent mon *incognito*, je pourrais bien avoir le sort de ce malheureux Orphée, qui fut déchiré par les Bacchantes ; mais je suis sûr qu'elles aimeront mon livre pour le mal qu'il dit des autres.

—

Ces dames ont leurs grands jours ; il y a aussi les jours difficiles à passer. Quelquefois on est malade, quelquefois les créanciers s'émeuvent, et les huissiers sont peu galants.

Et quelquefois, on se trouve sur le pavé, sans logement et sans toilette. Quand on n'a pas de logement, — les unes racontent gaîment leurs excursions nocturnes au bois de Boulogne, où se réunit chaque soir, quand la saison n'est pas trop mauvaise, toute une population brouillée avec les propriétaires, qui, ne pouvant loger... cherche à percher. Il n'y a là que des gens insouciants et philo-

sophes. La bonne humeur et un fraternel accord règnent parmi ces prolétaires à la recherche d'un gîte.

Ou bien, en pareil cas, elles vont frapper aux portes qu'elles espèrent amies. Elles traversent d'ordinaire la Seine. Le quartier Latin a conservé une bonne renommée d'hospitalité antique. Si Charles est absent, Jules vous rend volontiers le service que vous attendiez de Charles.

Celles-là sont les vraies filles de bohème, à l'humeur fière et insoucieuse, et elles comptent ces jours de misère parmi les plus agréables de leur vie.

D'autres haussent dédaigneusement les épaules à de tels récits, et disent que de la Madeleine à la Bastille on peut toujours trouver et un logement et les premières bases d'une nouvelle fortune.

Le manque de toilette est plus mortifiant pour ces dames que le manque de logement ; on le comprend, le remède est moins facile. Pomponnette, en pareil cas, s'habillait en homme, et n'en dansait pas moins joyeusement au Prado. Mais toutes ces dames ne sont pas des Pomponnette, et elles s'accommoderaient peu de cet expédient.

Elles s'adressent à des marchandes à la toilette, qui font de gros profits en spéculant sur leurs petites misères.

Du reste, celles-ci aiment peu à rappeler ces époques de leur existence, et la façon dont elles remontent leur maison reste souvent enveloppée de mystère.

Dans le quartier Latin où ces extrémités sont fréquentes, on s'en inquiète peu. On va chez la mère Michon, qui moyennant de petits services que lui rendent ces demoiselles dans

son commerce de mercerie, et une rétribution honnête, les habille pour le bal ou pour la promenade. Elle a ainsi le double avantage d'avoir des demoiselles de comptoir qui ne lui coûtent rien, et d'augmenter son industrie d'un petit commerce qui n'est pas le moins lucratif. — Aussi la mère Michon, que l'on prend dans le quartier pour une pauvre femme vivotant tout doucement avec son débit de fil et d'aiguilles, est-elle fort choyée par ses neveux qui espèrent son héritage.

—

Quand les rigueurs du sort sont trop grandes, et que ces dames, après avoir vainement essayé de les conjurer, se voient sur le point de succomber, elles ont une dernière ressource, c'est d'aller passer une *saison à la campagne*. Sur ce point elles sont impénétrables; si on les tourmente trop, elles se fâchent. Elles ont disparu trois, quatre, six mois. On les savait malheureuses depuis quel-

que temps; on les croit mortes ou retirées du monde. Elles reparaissent tout à coup plus fières et plus fringantes que jamais. Elles ont été passer une saison à la campagne, disent-elles. Effectivement, un jeune homme qui arrive de province se rappelle les avoir rencontrées. Il est trop discret pour dire où. Mais elles paraissent fort interdites à son aspect, et elles le cajolent pour qu'il leur garde le secret.

Quand ces dames déjeunent seules, ce qui arrive assez souvent, elles ne vont ni au café Anglais, ni au café des Italiens. Paris, si fécond en industries de toutes sortes et qui répondent à toutes les positions, a étendu à l'usage de la bohème élégante les crémeries, fondées d'abord pour les ouvriers.

Dans une crémérie vous avez une tasse de chocolat ou de café au lait pour 15 ou 20 cen-

times, une omelette pour 25 centimes, une côtelette ou un beefsteak pour 30 ou 40 centimes.

On comprend l'avantage énorme qu'offrent ces établissements à certaines personnes qui ont trop de superflu à entretenir pour ne pas restreindre beaucoup le nécessaire.

Les crémeries convenables, — et elles existent en grand nombre dans Paris, sont fréquentées par les employés, par les journalistes pauvres, par les étudiants et par les lorettes. Chaque crémerie a sa clientèle assidue et toujours la même. C'est un lieu de rendez-vous.

Ces dames se défendent beaucoup d'y aller et seraient fort honteuses d'y rencontrer quelqu'un qui les reconnût. Mais elles savent qu'elles n'y trouvent jamais que ceux avec lesquels elles ne se gênent pas. — La vie de bohème, en mettant souvent en présence certaines classes de la société parisienne, établit entre elles une sorte de camaraderie.

C'est du reste une chose qui surprend les étrangers, que la mise irréprochable et le bon air de ceux qui fréquentent ces établissements, dont l'humble apparence est en accord avec la modicité du prix des consommations.

—

Il y aurait une notice piquante à consacrer aux petites industries que ces dames savent ajouter... à leur commerce. On en a déjà signalé quelques-unes. Rigolboche ne s'est pas montrée fort discrète sur ce chapitre; elle a fait preuve d'une science et d'une expérience qui font honneur à un esprit d'observation.

On connaît les revendeuses d'oranges et de bouquets, celles qui spéculent sur le vestiaire ou sur le besoin d'un léger... besoin.

J'ai fait allusion déjà aux belles quêteuses qui empruntent franchement cinq francs ou cinquante centimes, qu'elles hypothèquent sur

leur beauté. Il ne faut pas avoir trop de confiance en une semblable garantie ; les créanciers privilégiés sont nombreux, et ce sont eux qui absorbent tout.

Une autre industrie est également fort cultivée ; elle fleurit au café Montmorency, au café du Cercle, au café Garen, au café Lescure, au café Mazarin, et elle boutonne au café Beuglant, Une femme arrive seule, elle s'assied à une table, se fait servir n'importe quoi, et prie ses connaissances qui passent de lui payer sa consommation. C'est une chose que l'on ne refuse guère, que même l'on offre souvent. On appelle le garçon, et on s'éloigne l'âme tranquille, sans se douter que plusieurs ont fait déjà et feront encore la même galanterie.

La dame qui a ainsi multiplié, par un mi-

racle analogue à celui des noces de Cana, son gloria ou son soda, partage ensuite avec le garçon les bénéfices de la soirée. Voilà pourquoi une si excellente entente règne entre ces dames et les garçons, dans les cafés qu'elles fréquentent.

Souvent des femmes fort jolies restent dans une obscurité qui étonne et à laquelle leur beauté semblerait avoir dû les arracher. Il y a de cela divers motifs Je veux seulement vous dire une petite historiette, dont j'ai connu l'héroïne.

Fanny était la sœur cadette de Musette et de Mimi Pinson. Paris était sa ville natale, le quartier Latin sa patrie. C'était une gentille blonde, mutine et rieuse. Quand, un soir de printemps, elle entra en chahutant à la Close-

rie des Lilas, on porta en triomphe la nouvelle venuë.

Mais dans ce gai pays qui s'étend entre la Seine et le boulevard Montparnasse, on ne règne qu'autant que l'on partage avec plusieurs son diadème.

Fanny était un malicieux lutin, tenant le milieu entre la grisette et le gamin de Paris. Elle aimait beaucoup le théâtre; on la voyait assidûment aux avant-scènes de Bobino. Un jour je la conduisis au Gymnase. On jouait *Paméla Giraud*. Elle versa d'abondantes larmes et avoua que c'était encore plus beau qu'à *Bobinche*.

C'était une enfant terrible : elle appela l'ouvreuse pour lui confier son *pépin*, dans le premier entr'acte elle se railla à haute voix du *piton* de mademoiselle Victoria; une autre fois, elle engagea une discussion sur la moralité de la pièce avec de fort honnêtes bourgeoises, qui se trouvaient dans la même loge que

nous, et, agacée de leurs scrupules, elle les pria de ne pas *faire leurs Sophies*

La beauté de Fanny, sa gaité, sa fraîcheur, cette piquante naïveté, lui firent beaucoup d'amis. On l'invitait volontiers aux parties de campagne, aux petits dîners, aux soirées familières. Mais cela ne lui fournissait pas de quoi subvenir à ses besoins. Tous les efforts nouveaux qu'elle tenta pour triompher de la sévérité de la nature à son égard furent inutiles. Peu à peu elle tomba dans une dèche profonde. Elle changeait de logement tous les huit jours, laissant en gage dans ceux qu'elle quittait une partie de son trousseau. Toute sa garde-robe y passa, et enfin, après avoir promené longtemps sa misère chez ses amis, un beau soir elle disparut.

Je la rencontrai quelques mois après. Elle était toujours fraîche et piquante. Il n'y avait de changé en elle que sa mise, qui était celle d'une grisette qui travaille. Elle me dit effec-

tivement qu'elle était entrée dans un atelier, et ajouta, avec un sourire narquois, qu'elle avait pour amant un bel officier, qui ne la laissait manquer de rien. Je n'acceptai que sous toutes réserves ce dernier détail; plus tard j'appris qu'il était vrai. L'officier était plus fin que les autres!

—

On pourrait faire une curieuse étude sur les rapports de ces dames avec leur famille. Quelques-unes s'en sont séparé violemment, mais d'autres vivent en fort bons termes avec elle.

Il est de *bonnes mères* qui, pour économiser à leur fille une femme de charge, toujours exigeante et souvent infidèle, vont prendre la direction de leur ménage. Ce sont elles qui font la chambre et le dîner, qui introduisent ou congédient les visiteurs. Au besoin, elles servent de duègnes protectrices.

Il est de braves mères, au contraire, qui croient que leur fille vit honnêtement et laborieusement à Paris, et qui l'engagent par des lettres touchantes à ne s'écarter jamais du sentier du travail et de la vertu. — Les filles entretiennent habilement ces illusions. Quelques-unes, qui ont un bon cœur au fond, envoient sur leurs économies de l'argent à leurs braves parents. D'autres leur en extorquent, en invoquant la modicité des salaires et la cherté des subsistances.

Si ce n'était pas là une chose indigne, qui soulève douloureusement le cœur, on pourrait chercher dans ces correspondances, — que l'on retrouve parfois, — des traits excellents de comédie.

Il y a des mères qui ne craignent pas de prendre l'initiative de la prostitution de leurs filles, et de les lancer elles-mêmes dans ce

monde déplorable. — C'est ce que le *Figaro* appelle du *piersonnage*.

Ceux qui fréquentent la Closerie des Lilas y connaissent bien une fort jolie demoiselle, qui ne vient jamais seule. — Si quelqu'un l'aborde : « Adressez-vous à ma mère ! » dit-elle.

Je m'arrête... Mais je dois dire que ce qui m'a plus indigné encore que cette infâme spéculation, c'est le calme parfait et souriant avec lequel la mère, — car c'est une vraie mère ! — pose et discute ses conditions !

Quelques-unes de ces dames se chargent de l'entretien et de l'éducation de leurs petits frères. Elles les logent et les nourrissent, et s'indemnisent en les utilisant dans le service de leur maison. Ce sont eux qui le matin brossent les bottines et nettoient les bottes, qui cirent le salon, le boudoir et la chambre à

coucher, et s'habillent au besoin en grooms pour faire honneur à l'équipage qui promène au bois ou sur les boulevards leurs sœurs *pompeusement parées*.

D'autres fois celles-ci leur cherchent des places honnêtes. Quelques-uns sont marmittons chez Verdier, chez Bignon ou ailleurs. Ceux qui ont bonne tournure sont garçons de café ou de restaurant, et, à certains jours, ils ont l'honneur de servir leur sœur qui est bien obligée de ne pas les reconnaître, mais qui leur fait donner de bonnes étrennes par le pigeon qui l'accompagne.

Il en est qui ont une humeur plus paresseuse et qui sont plus abandonnés à eux-mêmes; ceux-là ouvrent les portières et font avancer les voitures à la sortie du Casino ou de la Closerie.

Je ne traite ici que le côté fantaisiste de l'existence de ces dames; mais si l'on pouvait

soulever le voile brillant dont elles s'entourent , on trouverait souvent le drame lugubre et lamentable.

Cette année, tandis que l'on acclamait la marche du bœuf-gras, un homme dans la foule versait des larmes de sang ; il venait de reconnaître sa fille trônant sur le char triomphal. Quelques jours après, les journaux annonçaient le suicide du malheureux père, qui n'avait pu survivre à son déshonneur publiquement affiché. L'épouvantable catastrophe, la malédiction sanglante n'arrêtèrent pas la jeune fille sur la route fatale ; et l'autre jour encore j'ai rencontré à Mabilie Alphonsine au bras de sa sœur Adèle , portant toutes deux un deuil luxueux, qui ne les empêchait pas de se mêler aux danses joyeuses.

Et faut-il maintenant lancer sur elles l'anathème ? J'ai voulu connaître leur histoire. Leur éducation avait paru devoir les soustraire aux tentations cruelles de la misère ; la mort

de leur mère, qui les laissa orphelines peu de temps après leur naissance, fut leur premier malheur; le père subit l'ascendant d'une servante qui parvint à conquérir le titre d'épouse. La belle-mère fut dure pour les filles de son mari. Il leur fallut se soustraire, en fuyant la maison paternelle, aux humiliations et aux mauvais traitements contre lesquels leur faible père ne sut pas les défendre. Ah ! cet homme n'a-t-il pas expié par sa mort désolée, le coupable oubli de ses devoirs, et n'était-ce pas un châtement terrible que cette honte flétrissante qu'il n'avait pas su éviter à ses enfants ! A elles, qui oserait refuser compassion et pitié !

CHAPITRE XIII

LA DERNIÈRE ÉTAPE

Les étapes de la vie d'une femme. — Les étoiles filantes. — Rigolette. — Céleste Mogador. — Biquette. — Une récompense honnête. — Miss Fauvette. — L'oraison funèbre et l'enterrement de Nini. — Celles qui meurent et celles qui vivent. — De quel œil ces dames envisagent l'avenir.

Il y a dans la vie de ces dames bien des marches et des contre-marches. La roue de la fortune semble tourner plus rapidement pour elles que pour les autres; leur existence est accidentée; elles passent du faite des splendeurs au comble de la misère. Mais il faut leur rendre cette justice, qu'elles se relèvent avec une souplesse et une habileté mer-

veilleuses et qu'elles ne laissent soupçonner à personne les humiliations qu'elles ont traversées.

Il y a néanmoins trois étapes bien distinctes dans la vie d'une femme qui parcourt toute la carrière.

La période de jeunesse, où elles s'efforcent de se produire au jour, et où elles montent lentement, péniblement, l'échelon se rompant sous leur poids et les obligeant à recommencer leur ascension laborieuse.

La période de maturité, où elles sont parvenues à se faire un sort à peu près convenable, une certaine clientèle, et quelquefois une célébrité très-grande.

La période de vieillesse et de décadence, où elles disparaissent et où on les oublie, où il ne leur reste plus aucun espoir de voir renaître les beaux jours passés.

Cette dernière étape de la vie des femmes est celle qui est enveloppée de plus d'obscurité ; c'est elle aussi qui excite le plus la curiosité des observateurs. Ces dames ne sont guère que des étoiles filantes dans le ciel de la vie parisienne ; leur éclat est vif, mais elles disparaissent rapidement, et leur chute échappe à ceux qui ont admiré leur brillant parcours.

J'en ai vu descendre avec l'âge un échelon et même plusieurs échelons ; nous en retrouverons beaucoup au caboulot, vieilles, misérables, vivant de hasards et de bonnes fortunes. Mais y a-t-il après tout rien autre chose de changé dans leur position, qu'un peu moins d'éclat et de toilette, et n'est-ce pas toujours la même vie, mais plus difficile et plus dégradée ?

Il en est d'autres qui se créent une petite

industrie ; celles-là sont ordinairement revendeuses à la toilette, quelques-uns disent balayeuses des rues et marchandes ambulantes.

Celles qui ont brillé par la souplesse de leurs membres et par leur expérience du cancan ont la ressource de se mettre *professeurs de gymnastique de chambre*, profession essentiellement parisienne, et qui prospère depuis que toutes les femmes veulent lever la jambe plus haut que Rigolboche.

Il y en a qui ont eu la précaution de suivre les cliniques d'accouchement à l'École de Médecine, et même de prendre leurs grades. On les retrouve sages-femmes, et elles reçoivent des élèves.

—

Nous avons dit comment le *camélia* était l'asile de beaucoup de femmes. Celles-là sont

les plus favorisées ; quelquefois elles parviennent à faire oublier leur passé. Elles ont bien soin de se séparer de tous les souvenirs qui pourraient le rappeler.

Rigolette, qui fut une des gloires des bals fashionables, l'amie d'Eugénie Malakoff, d'Henriette Souris et de beaucoup d'autres, ne connaît plus personne aujourd'hui, et elle écrase de sa morgue insolente ses anciennes compagnes.

Céleste Mogador a fait un brillant mariage, et en même temps qu'elle a pris rang dans la société aristocratique, elle est devenue une des célébrités littéraires de l'époque. Bourdilliat et Michel Lévy se disputent l'honneur d'éditer les livres de la comtesse de Chabrilan.

Biquette est une femme sur le retour. Je

J'avais prise depuis quelque temps pour objet de mes études, je la suivais pas à pas et je voulais savoir ce qu'il adviendrait d'elle. J'avais déjà noté des observations importantes, que je pourrai livrer un jour au public, sous ce titre : *Lutte d'une femme contre les adversités de l'âge et de la fortune*. Tout à coup, au moment où mes études prenaient un intérêt encore plus grand, Biquette a disparu. Je l'ai perdue entre la rue Saint-Jacques et la rue des Noyers, un soir qu'elle sortait du cahoulot de Rose. Ce qu'elle est devenue, on n'a jamais pu savoir.

Ce jour-là elle avait une robe d'alpaga bleue et blanche, et des cheveux blonds. Si quelqu'un l'avait trouvée, il est prié de la rapporter chez le concierge, rue Dauphine, 20. Il y aura récompense honnête.

Mais revenons aux choses sérieuses.

Un événement qui a vivement ému le quartier Latin, il y a deux ans, ç'a été la mort terrible de miss Fauvette. Miss Fauvette, aussi gracieuse que son nom, était une des femmes les plus charmantes et les plus jolies de la Closerie. Ceux qui l'ont connue en ont gardé le souvenir. Elle avait un cœur excellent, était très-bonne pour ses compagnes, auxquelles elle venait souvent en aide, sans se laisser décourager par leur ingratitude fréquente.

Elle passait avec une de ses amies dans la rue Soufflot. Une allumette jetée imprudemment par un fumeur mit le feu à sa robe, et l'on ne put éteindre assez tôt les flammes qui la dévoraient. Elle survécut huit jours au milieu d'atroces souffrances. La figure, les seins, les jambes, étaient horriblement brûlés.

Elle ne pensait pas mourir, mais elle se désolait sur la perte de sa beauté

Une telle mort est affreuse ! Et cependant peut-être ne faut-il pas trop plaindre miss Fauvette. Elle est morte dans son illusion, au milieu de ses splendeurs ; des amis et des amies se sont pressés nombreux autour de son lit de souffrance. Cela n'a-t-il pas mieux valu pour elle que si elle fût morte, quinze ans plus tard, oubliée, malheureuse, isolée, après une longue lutte contre une pénible et amère misère !

—

Une autre femme encore, morte dans la fleur de sa jeunesse et dans l'enivrement de sa vie joyeuse, c'est Nini, qui s'est noyée l'année dernière, à la suite d'une partie de canot, à Asnières.

Si je rapporte ce fait, c'est à cause des circonstances qui l'ont suivi et qui m'ont paru

caractéristiques pour ceux qui seraient curieux d'étudier le fond du cœur de certaines femmes.

« Nini est morte hier, » disait Mélite, sa plus intime amie, en entrant le lendemain au Beuglant ; « si on me voit rire aujourd'hui, *il faudra bien que je sois soûle.* » Et Mélite était *soûle* à la fin de la soirée.—Voilà quelle fut l'oraison funèbre de Nini !

Son cadavre avait été déposé à la Morgue. Quelques femmes, ses amies, firent une quête dans les cafés du quartier Latin, pour retirer le corps et lui faire un enterrement décent. Elles recueillirent une centaine de francs. — Elles passèrent la nuit à les dépenser dans une orgie, avec *leurs amants de cœur.*

Voilà ce qu'il est bon de dire quelquefois, même dans un livre qui n'a aucune prétention

moraliste, parce qu'il est des choses qu'il faut que l'on sache.

Je dois ajouter, du reste, que quelques femmes, indignées de cette ignoble saturnale, se cotisèrent entre elles, et Nini fut enterrée au cimetière Montparnasse.

Beaucoup de femmes meurent de vingt-cinq à trente ans, poitrinaires ou phthisiques.

Les autres sont réservées pour une longue et misérable lutte contre la souffrance et le besoin, dont il est difficile de suivre les péripéties.

Elles redoutent beaucoup cette dernière étape; elles n'aiment pas qu'on les entretienne de l'avenir, et elles ont une secrète appréhension des misères qu'il leur faudra affronter. Fort peu d'entre elles sont esprits forts à ce sujet.

Il en est qui parlent de suicide ; mais ce n'est qu'une bravade. Il faut bien que tout le monde expie sur cette terre ; elles expient en survivant.

Béranger leur a promis le ciel dans l'autre monde. Elles comptent peu sur cette promesse. Les unes se consolent en songeant que quand un chien est mort, tout est fini, et elles ne voient pas pourquoi il n'en serait pas de même d'elles. Leur seule crainte est la table froide de l'amphithéâtre. Elles se soucient médiocrement d'être utiles aux progrès de la science. Les plus fortes conservent l'espérance de *faire Dieu* à leurs derniers instants, suivant l'énergique expression de Balzac, dans le chapitre des *Parents pauvres* où il décrit l'agonie de madame de Marneffe.

CHAPITRE XIV

CABOULOTS ET CABOULOTIÈRES

La dernière ressource. — Constance M... et ses *mémoires*. — Etymologie et origine du caboulot. — Le premier caboulot. — *Le Bohême*. — Transformations. — Le caboulot Saint-Pierre. Physiologie du caboulot.

La dernière ressource des femmes qui n'ont plus de ressources, le dernier asile de celles qui n'ont plus d'asile, c'est le caboulot. C'est là que l'on retrouve toutes celles qui ont survécu et qui n'ont pas eu l'habileté ou la bonne fortune d'assurer l'aisance et le repos à leurs derniers jours : quelques-unes, maigres et usées ; d'autres, avec l'embonpoint d'une maturité bien portante. Elles continuent sur

cet échelon inférieur leur vie d'oisiveté, de hasards et de prostitution.

On aurait peine à deviner, en les voyant, leur ancienne existence superbe et luxueuse. Le niveau de la vulgarité et de la dépravation a passé sur elles. C'est un troupeau sans nom, manifestement marqué au cachet de toutes les misères, que le gandin repousserait avec dégoût. Elles vivent au milieu d'une famille de bohèmes abrutis, dont la plupart ont abdiqué et le respect des conventions sociales, et l'élévation de leur intelligence. Mais elles se mêlent au besoin avec les classes les plus infimes.

Tel est le premier aspect repoussant qu'offre à l'observateur la caboulotière.

Quelques-unes cependant ont conservé une apparence plus favorable.

Constance M... trône sur un comptoir en aluminium, dans son caboulot de la rue Dauphine. Cette épave suprême, échappée au naufrage de sa fortune, lui fournit de quoi entretenir ses charmes, qui font encore une fort belle illusion. Les curieux les admirent à travers le vitrage : au prix d'une consommation modique, on est admis dans le sanctuaire de la déesse ; elle daigne même causer avec ses clients, — et se laisse faire la cour — moyennant un supplément.

Si quelquefois elle ne répond rien à ceux qui l'interrogent, c'est qu'elle est absorbée par la méditation de ses *mémoires*, annoncés depuis longtemps. Mais les étapes qu'elle a parcourues depuis sa sortie du magasin de nouveautés de la *Petite Jeannette*, — sur le boulevard des Italiens, — sont nombreuses et variées. Il en est beaucoup qu'elle veut taire ; elle s'efforce d'embellir les autres, et la tâche est difficile. — Aussi le public

doit-il se résigner à attendre longtemps encore !

Et puis, Constance ne veut pas troubler la paix publique, et elle craindrait de mettre tout Paris en rumeur si son nom apparaissait sur le catalogue d'un éditeur !

Le caboulot est un produit du quartier Latin, qui n'a encore été naturalisé nulle part ailleurs.

Il n'existe que depuis quelques années, et il a subi déjà diverses transformations.

Caboulot est un mot pittoresque du patois franc-comtois, qui a obtenu droit de cité dans l'argot parisien. Il désigne *un trou*, un lieu de sordide et mesquine apparence, par extension *petit bazar*, petit café.

A son origine, le caboulot était un cercle familial de jeunes gens qui se réunissaient pour causer librement politique ou littérature.

Le maître de l'établissement, qui prenait part lui-même aux réunions et quelquefois les présidait, ne cherchait pas la fortune. Il se contentait d'une clientèle peu nombreuse à laquelle il fournissait, pour un prix modique, un local simple et de bonnes consommations.

C'était au beau temps de la bohème ; — de cette bohème dont Murger nous a raconté l'histoire, — qui avait conservé le patrimoine de l'intelligence et qui nourrissait l'espérance de prendre rang dans le monde artistique.

De futurs hommes de lettres, des peintres, des sculpteurs, quelques étudiants composaient ces réunions, dont on peut chercher dans le café Momus une lointaine image. Les murs des anciens caboulots sont ornés de dessins originaux ; quelques-uns sont dus aux crayons d'hommes qui ont aujourd'hui un nom

distingué , — comme on peut le voir au café Genin, rue Vavin, et au caboulot de la rue des Cordiers, 42.

Le caboulot de la rue des Cordiers , qui est le plus ancien de tous, s'ouvrit en 1852.

Il rassembla les rédacteurs du journal la *Bohême*, fondé et dirigé par Constant Arnould. On venait y méditer le prochain numéro, et on discutait des questions littéraires, philosophiques et politiques. Beaucoup de liberté présidait à la discussion, — trop de liberté, paraît-il. Une belle nuit, les douze ou quinze principaux habitués furent arrêtés. Ils firent six mois de prévention à Mazas. Trois furent acquittés, Constant Arnould fut condamné à un an de prison, les autres subirent des condamnations inférieures.

Si le caboulot eût conservé ce caractère, il ne rentrerait pas dans le plan de ce livre : tout au plus faudrait-il en parler pour raconter les excursions que durent y faire Pomponnette et ses amies. Mais peu à peu à la bohème artistique qui se retirait, succéda la bohème aventurière, qui fixa son quartier général au caboulot, où elle trouva une joyeuse compagnie, beaucoup de sans-gêne et de liberté, des prix modérés, et souvent du crédit.

Il faut citer le caboulot Saint-Pierre, qui, du temps du bonhomme Bordier, donna le spectacle d'une république phalanstérienne. Chacun fumait, buvait, mangeait, jouait, s'amusaient du matin au soir, sans qu'il lui en coûtât un sou. Il y en a même qui ne quittaient pas du tout l'établissement, et qui couchaient sur les banquettes. Le patron aidait joyeusement ses clients à dépenser son capital, et on ne

s'arrêta que quand il fut complètement dévoré.

Bordier n'a pas été remplacé, et pour composer une physiologie des caboulots, il faudrait les parcourir un peu tous, depuis la *Rapine fantastique*, jusqu'à la *Jeunesse* et à l'*Ile de Calypso*.

Nous ferons paraître bientôt une étude complète sur ces rendez-vous curieux et encore peu connus, qui servent de réunion à une foule de gens déclassés et de joyeux viveurs.

CONCLUSION

A ceux qui demanderaient la morale de ce livre, je répondrai qu'il n'y en a pas.

On va s'écrier que toutes ces femmes sont des misérables, sans cœur et sans dignité, des paresseuses et des drôlesses, qui ne méritent ni intérêt ni compassion. — Je n'ai jamais dit le contraire.

Que c'est une chose indigne de tant s'occuper d'elles, et que cette littérature rigolbo-

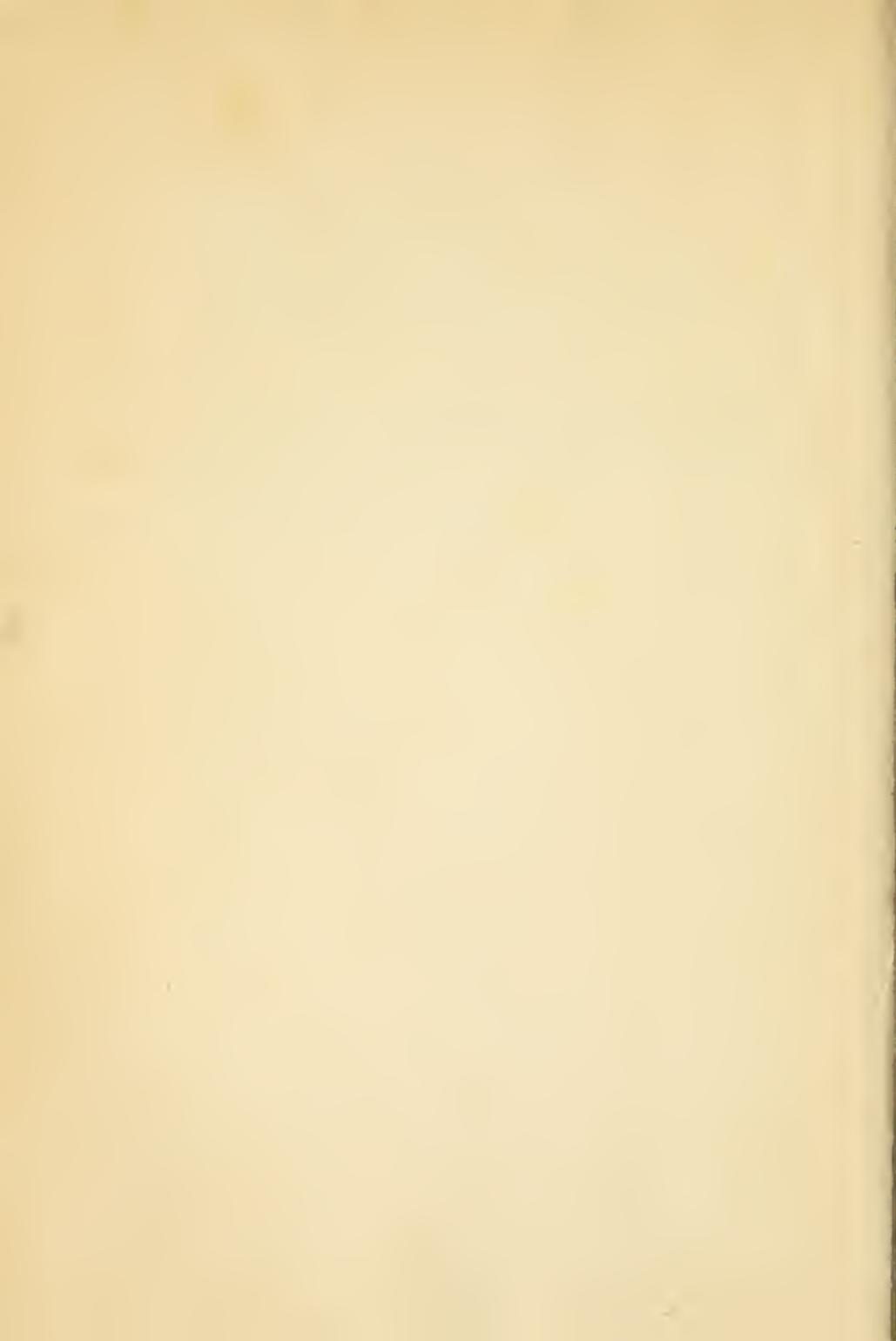
chienne est une littérature déplorable. — Ah ! vous avez bien raison !

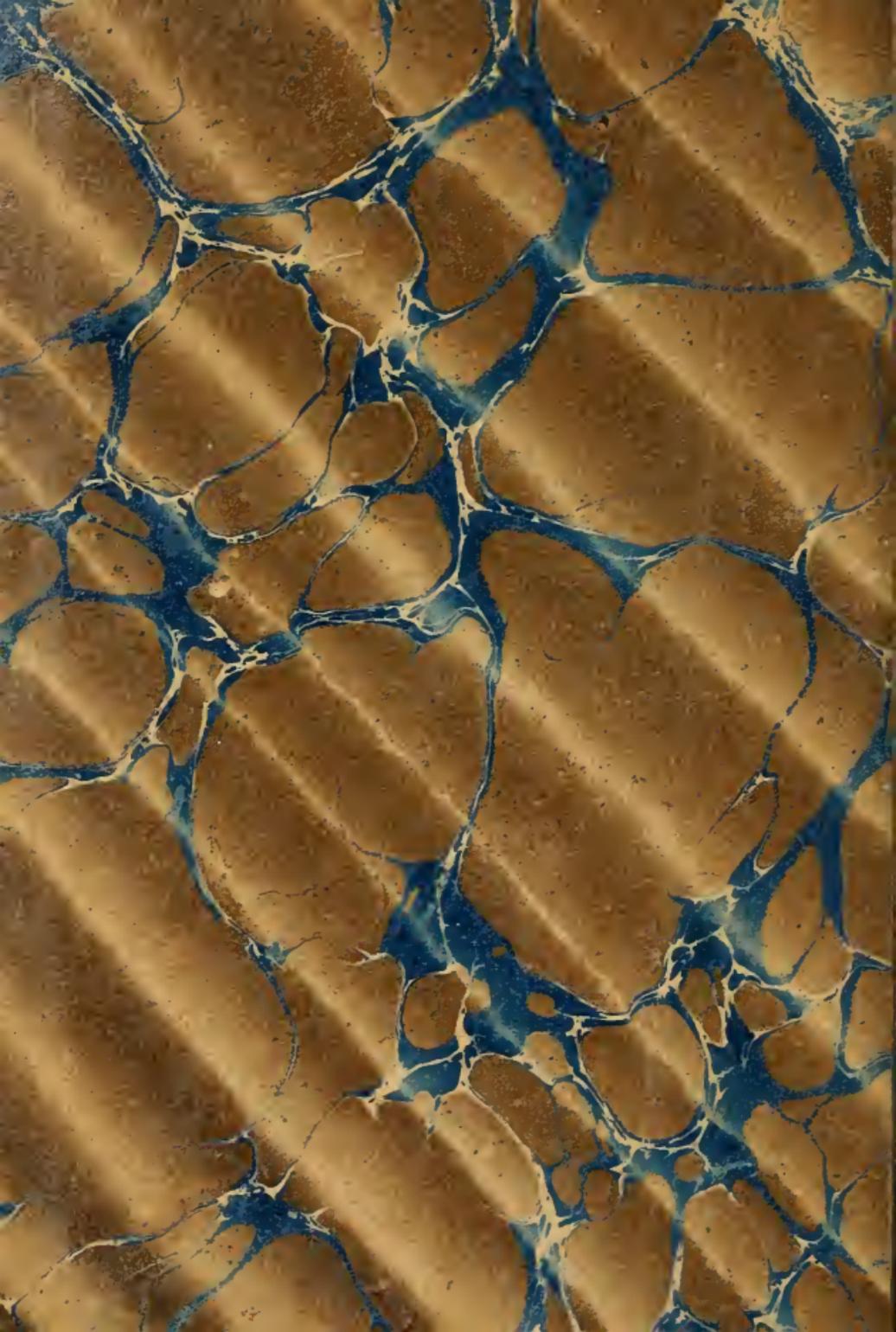
Pourquoi donc alors ai-je fait ce livre ?

Pourquoi l'avez-vous acheté et l'avez-vous lu ?

Crois-moi, ami lecteur, lavons nous-en les mains tous les deux, et rejetons la faute sur la dépravation du siècle.

FIN





H
196
F3V47

Vermorel, Auguste Jean Marie
Ces James

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

